

Rapport du 5^e Colloque Urbanité et jeunes marginalisés : Un plaidoyer pour la reconnaissance du travail de Café-Jeunesse Multiculturel dans sa communauté



Débats et échanges sur les défis et les opportunités liés à la prise en charge des jeunes en difficulté, marginalisés « hors cadre » de l'arrondissement de Montréal-Nord

Salle de réception Empire Royal
5605, rue d'Amos, Montréal-Nord H1G 2Y3



Centraide
du Grand Montréal

Avec la participation financière de :
Québec



CRSH SSHRC
Conseil de recherches en sciences humaines du Canada
Social Sciences and Humanities Research Council of Canada



Café-Jeunesse Multiculturel

[f cafejeunesse.multiculturel](https://www.facebook.com/cafejeunesse.multiculturel)

[@ cafejeunessemulticulturel](https://www.instagram.com/cafejeunessemulticulturel)

Document préparé par
Léa Pichel
Juin 2026

Avant-propos.....	1
THÉMATIQUE 1	3
<i>Contextes dans lesquels les adolescents décrochent de l'école</i>	
ÉRIC DION , Professeur au Département d'éducation et formation spécialisées de l'UQAM. Il s'intéresse à la prévention des difficultés d'apprentissage et du décrochage scolaire.	
THÉMATIQUE 2	7
<i>Discours péjoré sur l'espace d'habitation et impacts sur les identités sociales</i>	
SAÏD BOUAMAMA , Sociologue aujourd'hui retraité. Il a été au cours de sa carrière chargé de recherche à l'IFAR de Lille (France).	
INITIATIVES ET SOLUTIONS 1	16
<i>Victimes d'actes criminels et proches aidants dans le nord de Montréal. Notes sur une recherche en cours.</i>	
EDUARDO GONZÁLEZ CASTILLO , professeur agrégé au Département de Criminologie de l'Université d'Ottawa et docteur en anthropologie sociale (Université Laval, 2009)	
INITIATIVES ET SOLUTIONS 2	23
<i>Appartenance, résilience et maternité : récits vécus de femmes et de jeunes mères à Montréal-Nord</i>	
ALICIA BOATSWAIN-KYTE , professeure adjointe à l'École de service social à l'université McGill et chercheuse principale de l'équipe.	
Conclusion	31
Sondage d'appréciation	33

Avant-propos

Café-Jeunesse Multiculturel est l'émanation du Mouvement Jeunesse Montréal-Nord, organisme à but non lucratif créé en 1977. Au milieu des années 1980, l'augmentation de tensions liées à l'occupation urbaine dans le quartier a mené à des discussions où les jeunes adultes présents ont souhaité la mise en place d'un « *Café* » multiculturel, comme lieu de rencontres sécuritaire et inclusif. Depuis, Café-Jeunesse Multiculturel est un acteur clé dans l'arrondissement de Montréal-Nord auprès des jeunes de 13 à 30 ans et repose sur des valeurs humanistes.

Le colloque qui s'est déroulé le 30 avril 2026 à Montréal-Nord représente la cinquième initiative de Café-Jeunesse Multiculturel visant à développer une approche globale d'intervention : une approche qui agit non seulement auprès des jeunes, mais également sur leur environnement, afin de favoriser l'épanouissement de l'ensemble de la communauté. Sous le thème « *Urbanité et jeunes marginalisés : de la confrontation à la bienveillance* », le colloque se voulait un espace de débats et de réflexions autour des défis et des opportunités liés à la prise en charge des jeunes en difficulté, marginalisés « *hors cadre* » dans l'arrondissement de Montréal-Nord. Organisé en collaboration avec le Centre de recherches sur les services éducatifs et communautaires (CRSEC) de l'Université d'Ottawa, l'événement a rassemblé un large éventail d'acteurs sociocommunautaires, institutionnels et universitaires dans le but de développer des méthodes de travail innovantes. La contribution du CRSEC à cette initiative a été rendue possible grâce à une subvention d'échange des connaissances du Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH).

La journée d'étude, animée par Stéphanie Germain, a été un réel succès, ce qui est très révélateur de l'ancrage de Café-Jeunesse Multiculturel dans l'arrondissement de Montréal-Nord. Près de 200 personnes y ont participé, incluant de nombreux résidents et jeunes de l'arrondissement, qui ont souligné l'engagement sincère, authentique et adapté de l'organisme. Comme mentionné lors des discours d'introduction, Café-Jeunesse Multiculturel s'ancre dans un désir d'améliorer les conditions de vie des jeunes de l'arrondissement. L'organisme refuse de détourner le regard des réalités liées à la pauvreté, au profilage racial, au racisme systémique et au décrochage scolaire, tout en s'engageant à mettre en valeur la fierté de la communauté.

Café-Jeunesse Multiculturel travaille auprès des jeunes les plus en marge de la société. Il est fréquent d'affirmer aimer les jeunes, mais cet attachement est souvent accompagné de conditions. Café-Jeunesse Multiculturel aime les jeunes de manière inconditionnelle. Cela signifie accueillir chaque jeune là où il se trouve, sans lui demander de changer. L'intervention auprès des jeunes consiste à se placer à leurs côtés, ni devant pour imposer une direction, ni derrière pour pousser. L'accompagnement se fait au même rythme que celui auquel le jeune souhaite avancer. L'action de Café-Jeunesse Multiculturel ne se limite pas aux jeunes eux-mêmes et agit également sur leur milieu afin de permettre à l'ensemble de la communauté de s'épanouir.

Les objectifs de ce colloque sont de mettre en débat la question de la prise en charge des jeunes marginalisés, de comprendre la dimension territoriale de leurs parcours, de reconnaître l'importance du contexte dans lequel ils évoluent ainsi que des territoires qu'ils occupent et de réunir des acteurs communautaires, institutionnels et universitaires afin d'échanger sur des enjeux identifiés comme prioritaires.

Ce colloque vise également à affiner la réflexion sur les biais systémiques touchant les jeunes marginalisés, à définir la responsabilité de l'État et des organisations qui les entourent et à placer les jeunes au cœur des actions. La responsabilité est partagée. L'attention se porte souvent sur les comportements des jeunes. Il est facile de souligner ce qui est perçu comme des erreurs ou des difficultés. Plus rarement, un regard est porté sur la responsabilité de la collectivité dans son ensemble, c'est-à-dire celle de l'État, des adultes et des organisations qui les entourent.

Cette journée d'étude constitue un moment fort de mobilisation collective visant à développer une intelligence d'intervention auprès des jeunes exclus des dynamiques sociétales. Cette démarche peut également inspirer d'autres territoires de l'île de Montréal confrontés à des enjeux et défis similaires.

Le présent document vise à conserver une trace de cet événement, dont la journée s'est articulée en deux grandes parties. La première partie comprenait deux présentations données par des experts invités, chacun abordant une thématique spécifique afin de nourrir la réflexion et de favoriser les échanges. La deuxième partie mettait en lumière deux initiatives et solutions, issues des recommandations proposées lors des précédentes éditions du colloque.

Après un résumé de chacune des présentations et initiatives seront présentés les témoignages des jeunes, ayant partagé leur expérience personnelle en lien avec les thématiques abordées, ainsi que les principaux enjeux soulevés lors des discussions. Le rapport se conclura par une synthèse des principales retombées du colloque, mettant en valeur l'expertise du Café-Jeunesse Multiculturel, suivie des résultats du sondage d'appréciation.

Contextes dans lesquels les adolescents décrochent de l'école

ÉRIC DION

Professeur au Département d'éducation et formation spécialisées de l'UQAM. Il s'intéresse à la prévention des difficultés d'apprentissage et du décrochage scolaire.

Résumé : *La plupart des jeunes obtiennent leur diplôme d'études secondaires. Pour mieux comprendre pourquoi le décrochage demeure néanmoins fréquent dans certaines écoles, nous avons interviewé plus de 500 jeunes de la grande région de Montréal, dont plusieurs venaient tout juste de quitter leurs études. Les jeunes ont décrit en détail ce qu'ils avaient vécu au cours des 12 mois précédents. Leurs propos suggèrent entre autres, que le décrochage scolaire peut être contagieux : peu avant leur propre départ, plusieurs avaient vu un ami, un frère, une sœur ou un partenaire amoureux décrocher. La conférence explorera des pistes de prévention.*

Présentation

Éric Dion a présenté le Projet Parcours, une recherche menée en collaboration avec Véronique Dupéré de l'Université de Montréal. Il s'agit d'une étude longitudinale amorcée en 2013 qui suit des jeunes dans le temps. La plupart des participants avaient 16 ans lors de leur première participation et sont aujourd'hui à la fin de la vingtaine. Les chercheurs tentent de les revoir chaque année ou tous les deux à trois ans afin de documenter l'évolution de leur parcours. Les résultats de cette recherche ont été publiés dans des revues scientifiques majeures et mettent en lumière plusieurs situations complexes pour lesquelles il n'existe pas nécessairement de solution évidente.

Le Projet Parcours regroupe 12 écoles secondaires publiques présentant des taux élevés de décrochage scolaire, soit en moyenne 36 %, ce qui signifie qu'environ un jeune sur trois n'obtenait pas son diplôme par la voie régulière. Parmi ces établissements, six étaient situés en milieu urbain au sein du Centre de services scolaire de Montréal et six en milieu rural. La présence de ces deux types de milieux permettait de faire ressortir les particularités du contexte urbain à partir d'un point de comparaison.

Pour réaliser l'étude, les chercheurs ont approché 14 écoles, dont 12 ont accepté de participer. Cette collaboration a nécessité un important travail de mobilisation, les écoles étant alors lassées de voir

constamment mis de l'avant leurs taux de décrochage. Une fois engagées dans le projet, elles ont toutefois offert un soutien remarquable, contribuant notamment à un taux de participation de 97 % chez les élèves. Dans chaque école, la plupart des élèves âgés de 14 ans et plus ont complété un questionnaire permettant d'établir un profil sociodémographique et un indice de risque de décrochage.

La collaboration des écoles s'est également traduite par un soutien au suivi des jeunes. Lorsqu'un élève décrochait en cours d'année, l'école transmettait ses coordonnées afin qu'une entrevue puisse être réalisée. Après cette entrevue, les chercheurs sélectionnaient dans leur base de données un élève présentant des caractéristiques similaires en matière de contexte familial et de risque de décrochage, mais qui était toujours à l'école. Cet élève, appelé le « *jumeau persévérant* », était également interviewé afin de permettre des comparaisons. Une troisième catégorie d'élèves, ne présentant pas de risque particulier de décrochage, a aussi été interviewée. Parmi tous les élèves approchés, 65 % ont accepté d'être interviewés. Dès lors, le projet a permis d'interviewer 545 élèves, dont environ le tiers étaient des décrocheurs récents.

Parmi l'ensemble des participants, 46 % étaient des filles. L'âge moyen au début de l'étude était de 16 ans. L'échantillon reflétait également la diversité québécoise, avec près du tiers des participants appartenant à une minorité visible selon la définition de Statistique Canada et environ un tiers ayant au moins un parent né à l'étranger.

Les chercheurs ont utilisé un protocole d'entrevue intitulé « *The Life Events and Difficulties Schedule* ». Les entrevues étaient réalisées principalement en personne, dans des lieux convenant aux jeunes. Les participants étaient invités à raconter ce qui s'était passé dans leur vie au cours de la dernière année, sans être directement questionnés sur les raisons de leur décrochage afin de ne pas orienter leurs réponses. Par la suite, un tour systématique des différents domaines de leur vie était effectué, notamment l'école, la famille, les amis, le travail, les relations amoureuses, la santé, les loisirs et les finances. Cette méthode permettait d'obtenir de l'information détaillée, même auprès des jeunes moins enclins à s'exprimer spontanément.

Parmi les constats généraux observés autant en milieu urbain qu'en milieu rural, les chercheurs ont noté que dans 40 % des cas de décrochage, celui-ci survenait dans un contexte de tumultes et d'événements particulièrement difficiles. Dans plusieurs situations, le décrochage apparaissait comme une stratégie de sortie d'un environnement devenu invivable pour le jeune. Les résultats montrent également que lorsqu'un jeune avait dans son entourage immédiat un frère, un ami ou un partenaire amoureux ayant décroché, son propre risque de décrochage était multiplié par quatre. Les chercheurs soulignent ainsi que le décrochage peut devenir une possibilité concrète lorsqu'il est observé chez une personne proche.

L'étude a également démontré que dans près de 90 % des situations de décrochage, les jeunes avaient perdu le contact avec leurs parents ou vivaient une rupture de communication importante avec eux. Bien que certains cas aient révélé de la négligence ou une implication de la DPJ, les chercheurs ont surtout observé un sentiment d'aliénation et de déconnexion entre les jeunes et leur entourage familial.

L'analyse des événements sévères précédant le décrochage a révélé que tant en milieu urbain qu'en milieu rural, environ le quart de ces événements étaient liés à la famille et qu'un sur cinq concernait directement le milieu scolaire. Cela signifie que quatre événements sur cinq étaient liés à d'autres

sphères de vie. Parmi les situations recensées figuraient notamment des évictions, des diagnostics de problèmes de santé, des difficultés d'accès à certains programmes scolaires ainsi que l'impossibilité de participer à des activités parascolaires. Les chercheurs ont constaté que l'accès aux activités parascolaires représentait un élément particulièrement important pour plusieurs jeunes à risque, leur offrant une raison non scolaire de fréquenter l'école.

Certaines différences ont toutefois été observées entre les milieux urbains et ruraux. En milieu urbain, les chercheurs ont recensé davantage d'événements impliquant des autorités telles que la police ou la DPJ. Ces situations étaient souvent associées à des conflits, à des interventions judiciaires ou à des placements qui semblaient contribuer au décrochage. Une interprétation avancée est que les services étant plus présents en milieu urbain, ils sont également davantage impliqués dans la gestion de ces situations.

En milieu rural, les chercheurs ont observé davantage d'événements liés aux pairs, notamment des ruptures amoureuses entraînant l'exclusion sociale d'un des jeunes concernés. Dans ces contextes, l'absence d'alternatives scolaires et la proximité des réseaux sociaux rendaient ces situations particulièrement difficiles à vivre. Les chercheurs ont également relevé, exclusivement en milieu rural, des événements liés à la conduite automobile, aux accidents de voiture et à leurs conséquences, notamment des situations ayant entraîné des blessures graves ou des états de stress post-traumatique menant au décrochage.

Les résultats du Projet Parcours remettent ainsi en question une vision du décrochage scolaire comme simple aboutissement inévitable d'une longue accumulation de difficultés scolaires. Bien que la prévention précoce demeure essentielle, les chercheurs ont observé que certains événements survenant plus tard dans le parcours pouvaient à eux seuls faire dérailler la trajectoire d'un jeune. Ces constats soulignent l'importance de maintenir des services, du soutien et de l'accompagnement tout au long du parcours scolaire afin de prévenir ou d'atténuer les impacts de ces événements. Les résultats ont d'ailleurs été interprétés comme un argument en faveur du maintien des services offerts au secondaire. Comme l'a résumé un directeur d'école secondaire consulté dans le cadre du projet, il existe autant de façons de décrocher de l'école que de façons pour un mur de briques de se fissurer.

Le Projet Parcours a été réalisé en collaboration avec Véronique Dupéré de l'École de psychoéducation de l'Université de Montréal, avec le soutien financier du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) et du Fonds de recherche du Québec – Société et culture.

Témoignage de la jeune

Imane Safi, 18 ans, originaire du Maroc et résidant à Montréal-Nord depuis sa naissance, a partagé un témoignage touchant sur son expérience de décrochage scolaire. Ses difficultés ont commencé vers la fin du secondaire 2 et se sont intensifiées en secondaire 3, alors qu'elle manquait régulièrement ses cours sous l'influence de son groupe d'amies. Malgré les efforts de sa mère et les interventions de l'école, elle avait le sentiment que les adultes autour d'elle ne cherchaient pas réellement à comprendre ce qu'elle vivait, ni à lui expliquer l'importance de la réussite scolaire pour son avenir. Son parcours l'a menée en IFP3, puis à l'école Amos, où elle a vécu un déclic. Grâce à un environnement plus humain, des enseignants à l'écoute et une approche plus personnalisée, elle a repris confiance en ses capacités et retrouvé sa motivation. Le soutien de Vanessa, travailleuse de rue à Café-Jeunesse Multiculturel, a également été déterminant dans son

cheminement. Aujourd'hui, Imane aspire à obtenir son diplôme d'études secondaires, poursuivre ses études au cégep et, éventuellement, à l'université.

Période de discussion

La période de questions a permis de poursuivre la réflexion sur les enjeux du décrochage scolaire à partir des résultats de recherche présentés par Éric Dion et du témoignage d'Imane. Les échanges ont porté sur l'accès aux résultats de la recherche ainsi que sur les liens entre les milieux scolaires, les élus et les organismes communautaires. À ce sujet, Éric Dion a indiqué que les données soulèvent de nombreux enjeux et que les discussions progressent graduellement. Il a également exprimé son souhait d'avoir davantage d'occasions d'échanger avec le milieu communautaire.

Questionnée sur le manque de compréhension souvent évoqué par les jeunes, Imane a expliqué qu'il s'agissait notamment d'un manque d'espace et de temps pour s'exprimer, mais aussi du sentiment que certains adultes ne comprennent pas toujours leur réalité ou ne prennent pas le temps de les écouter. Elle a toutefois précisé qu'elle ne souhaitait pas parler au nom de tous les jeunes et qu'elle témoignait à partir de son vécu personnel.

Le témoignage d'Imane a suscité plusieurs réactions positives. Des participants ont souligné son caractère inspirant et l'espoir qu'il puisse avoir une influence positive sur d'autres jeunes. Certains ont retenu l'idée que le problème réside parfois dans le fait d'imposer quelque chose aux jeunes plutôt que de les accompagner dans leur propre parcours.

Les discussions ont aussi mis en lumière différents points de vue concernant les responsabilités associées au décrochage scolaire. Un enseignant a rappelé que l'école est tenue par la loi de garder les jeunes jusqu'à l'âge de 16 ans et a souligné certains comportements présentés dans le témoignage d'Imane. Cette dernière a toutefois jugé ce commentaire peu pertinent et a réaffirmé son point de vue. Une participante a quant à elle insisté sur la nécessité de reconnaître le caractère systémique du problème, le manque de ressources disponibles et l'importance de travailler ensemble plutôt que de chercher des coupables.

Plusieurs interventions ont porté sur le manque de ressources dans les écoles. Une éducatrice spécialisée a partagé son expérience en soulignant que les ressources diminuent au fil des années. Un participant a également rappelé qu'il ne fallait pas faire porter l'ensemble de la responsabilité aux enseignants. En lien avec cette réflexion, Éric Dion a souligné qu'il est difficile de réconcilier les besoins individuels avec les objectifs collectifs du système scolaire.

Enfin, un enseignant retraité a conclu les échanges en affirmant comprendre le discours d'Imane et en rappelant que « *l'enseignement est un art et que tous les enseignants ne sont pas des artistes* ».

Discours péjoré sur l'espace d'habitation et impacts sur les identités sociales

SAÏD BOUAMAMA

Sociologue aujourd'hui retraité. Il a été au cours de sa carrière chargé de recherche à l'IFAR de Lille (France). Ses principaux travaux portent sur l'immigration et les questions migratoires, les classes et quartiers populaires et les discriminations racistes et islamophobes, les rapports sociaux de dominations et les idéologies qui les légitiment et l'histoire des luttes anticoloniales.

Résumé : *Le discours politique et médiatique sur les quartiers populaires et/ou les « banlieues » est fréquemment péjoratif et/ou misérabiliste et/ou alarmiste. Outre la dimension réductrice de ce discours occultant ou sous-estimant la diversité et les richesses du lien social dans ces espaces d'habitation, ce discours n'est pas sans effet auprès des résidents. À partir de nombreuses études menées sur ce thème, ces effets peuvent se décrire au moins sous trois angles : le rapport à soi et à l'image de soi ; le rapport aux autres et le rapport à la société globale. Une image dégradée de soi et une confiance en soi plus difficile d'une part, un rapport plus méfiant aux autres d'autre part et un sentiment de citoyenneté de seconde zone pour une troisième part en découlent. Le caractère généralement péjoré du discours politique et médiatique sur l'environnement matériel de ces quartiers est par ailleurs fréquemment associé de manière explicite, parfois et implicite souvent à des caractéristiques culturalistes sur les populations qui y résident. Il en découle une discrimination territoriale qui réduit encore le champ des possibles de ces citoyens. Les impacts de ces discours sont différents selon l'existence ou non de facteurs de protection (Existence de groupes d'appartenance et consistance de ceux-ci, existence ou non d'une grille explicative de la situation, disponibilité ou non d'espaces de valorisation, etc.).*

Présentation

Saïd Bouamama a commencé sa présentation en indiquant que le thème abordé, « discours péjoré sur l'espace d'habitation et impacts sur les identités sociales », rejoint une préoccupation qui l'accompagne depuis près d'un demi-siècle, selon un double angle.

Le premier angle renvoie à une pratique ancienne, aujourd'hui largement discutée, consistant à parler de soi et de son identité, à dire et à se dire. Le second angle, indissociable du premier, relève de la recherche. Il l'a conduit à travailler sur de nombreuses populations et communautés différentes, ainsi que sur les effets du discours public, médiatique et politique. Autrement dit, lorsque l'on parle d'une communauté d'une certaine manière, quels effets cela produit-il ? Ses recherches portent notamment sur les questions d'immigration, de personnes sans-papiers et de personnes prostituées. Il constate l'existence de constantes, d'invariants et de mécanismes de fonctionnement similaires, quels que soient les contextes étudiés. C'est ce qu'il souhaite restituer ici, non pas sous forme d'enquête, mais à partir du bilan qu'il tire de ces dynamiques de stigmatisation, quels que soient les acteurs impliqués.

Saïd Bouamama insiste sur trois dimensions. La première dimension (1) concerne l'impact invisible des discours publics sur la vie quotidienne et sur les identités des personnes concernées. Il s'agit de l'une des dimensions où la violence sociale apparaît comme la plus forte, précisément en raison de son caractère invisible, ce qui la rend d'autant plus destructrice. La seconde dimension (2) concerne l'effet du discours médiatique sur les territoires eux-mêmes : que produit le fait de désigner un quartier comme un lieu de dangerosité, associé au trafic ou à l'insécurité ? Cette réduction symbolique des territoires génère des effets sociaux et représentationnels importants. La troisième dimension (3) aborde les postures réactives susceptibles d'être produites par ces désignations. Être assigné à une identité de personne dangereuse, incapable ou non volontaire peut en effet influencer les réactions et les comportements des personnes concernées.

(1) La première dimension porte sur l'impact de ces discours sur les identités sociales des individus. Depuis près d'un demi-siècle, la notion de stigmatisme permet de désigner les personnes touchées par ce type de discours négatif. Le stigmatisme, rappelé ici dans son sens originel, renvoie à une référence issue de la culture chrétienne : les clous du Christ qui, même après avoir été retirés, laissent une marque indélébile, persistante, qui continue d'accompagner la personne.

Dans cette perspective, lorsqu'un territoire est durablement associé à des représentations péjoratives, cette image sociale l'accompagne dans l'ensemble des démarches de ses habitants, qu'il s'agisse de la recherche d'emploi ou de logement. Les chances sociales s'en trouvent alors réduites, non pas en raison du lieu d'habitation en lui-même, mais en raison de la manière dont ce territoire est décrit et réduit à certaines dimensions négatives.

Une étude sur les discriminations a ainsi mis en évidence un phénomène récurrent : de nombreux jeunes modifient leur adresse lors de leurs démarches d'emploi, indiquant par exemple celle d'un proche résidant dans un quartier moins stigmatisé. Ce choix s'explique par le constat, issu de leur expérience, que le fait de mentionner certains lieux de résidence diminue leurs chances d'obtenir un emploi. Le marquage des territoires produit ainsi des effets sociaux particulièrement importants.

Cette dynamique renvoie à la distinction entre les propos privés et les discours publics. Il ne s'agit pas ici de paroles individuelles isolées, mais de discours récurrents, produits dans l'espace public par les médias, le champ politique et d'autres instances, qui construisent durablement l'image de quartiers ou de populations à partir de registres négatifs.

L'un des premiers effets observés de cette péjoration n'est pas la révolte, contrairement à ce que suggèrent souvent les interprétations spontanées. Le discours péjoratif sur les individus et les territoires ne conduit pas d'abord à une mise en cause de la société, des décideurs politiques ou des institutions. S'il en était ainsi, de nombreux mouvements sociaux de contestation auraient émergé depuis longtemps sur ces enjeux.

Le premier réflexe observé est celui de l'intériorisation. Les personnes concernées tendent d'abord à se considérer comme responsables de leur situation. Ce mécanisme a été largement mis en évidence dans les travaux sur les discriminations, notamment indirectes, où il n'existe pas d'acte volontaire clairement identifiable. Dans ces situations, les victimes en viennent souvent à penser qu'elles-mêmes n'ont pas été à la hauteur, qu'elles n'ont pas su faire, ni se présenter correctement, ce qui conduit à une intériorisation de l'échec et à une dévalorisation de soi.

Ce processus peut aller jusqu'à une incorporation du discours dominant, pour reprendre une perspective développée par Frantz Fanon dans ses travaux sur la violence coloniale. L'individu finit par intégrer l'image négative qui lui est renvoyée : s'il est dit qu'il n'est pas capable, il peut finir par le croire ; s'il est dit qu'il est paresseux et qu'il n'aura pas de travail pour cette raison, il peut en venir à internaliser cette explication. Ainsi, dans des contextes où, au nom de la paix sociale ou pour éviter les tensions, il est demandé aux personnes de ne pas exprimer certains désaccords ou vécus, ces mécanismes de dévalorisation peuvent être renforcés.

Cette analyse souligne également l'importance d'espaces de discussion contradictoires, de confrontation et d'échange. Le conflit y est envisagé comme un élément permettant précisément d'éviter le passage à la violence. Or, dans de nombreux contextes, tant que la violence reste tournée vers soi ou confinée à l'intérieur des groupes, elle demeure peu visible et peu prise en compte. Ce n'est que lorsqu'elle se manifeste de manière collective et visible vers l'extérieur qu'elle devient objet de débat public.

À titre d'exemple, les révoltes populaires de novembre 2005 en France illustrent ces dynamiques. À la suite de la mort de deux jeunes lors d'une course-poursuite avec la police, environ 400 quartiers populaires se sont révoltés pendant 21 jours. Cet épisode constitue l'une des plus importantes révoltes sociales depuis la Commune de Paris.

Dans ce contexte, plutôt qu'un mouvement général de compréhension, d'analyse et de réflexion collective sur les causes profondes de ces événements, le discours public a rapidement évolué dans une autre direction. Se sont notamment développées des expressions telles que « *quartiers de la racaille* » ou encore « *territoires perdus de la République* », une formule qui s'est largement diffusée dans l'espace médiatique et politique.

Par exemple, le fait de qualifier certains quartiers de « *zones sensibles* », l'usage du terme « *racaille* » dans certains débats politiques, notamment lors de campagnes présidentielles en France, ou encore la manière dont certaines guerres en Afrique sont décrites comme des guerres « *tribales* » ou « *ethniques* ». Ces formulations produisent des effets concrets sur les personnes ainsi désignées et participent à la construction de leurs identités sociales.

Cette lecture a contribué à requalifier ces espaces comme extérieurs au cadre républicain, posant implicitement la question de ce qu'ils devenaient ou représentaient. Face à cette situation, une démarche d'enquête de terrain a été privilégiée, consistant à aller à la rencontre et à interviewer les

jeunes impliqués dans ces révoltes, afin de comprendre leurs réalités et leurs expériences. Dès le deuxième jour de présence sur le terrain, un des jeunes rencontrés exprimait : « *on nous traite comme des esclaves, on se révolte comme des animaux* ». Cette formulation est interprétée comme une synthèse des effets du discours tenu sur eux, y compris dans les formes de passage à l'acte violent observées.

(2) La seconde dimension abordée concerne les discours médiatiques en tant que tels. Lorsqu'un territoire est péjoré dans l'espace médiatique, lorsqu'un quartier est présenté de manière négative ou considéré comme dangereux, voire porteur de problèmes sociaux spécifiques, il y a trois implicites qui peuvent être dégagés.

- Le premier implicite identifié est celui du « *retard historique* ». Les territoires concernés sont fréquemment présentés, dans les discours médiatiques et publics, comme des espaces arriérés. Or, lorsqu'un territoire est évoqué, il s'agit en réalité des personnes qui y vivent. Cette représentation conduit à considérer non pas des habitants porteurs d'un point de vue et d'une expérience sociale, mais des individus supposés ne pas comprendre leur propre situation.

Cette logique rappelle fortement certains discours coloniaux, qui justifiaient l'entreprise coloniale par la nécessité de « *civiliser* » ou « *éduquer* » des populations considérées comme en retard. On ne se situe plus alors dans une démarche d'analyse des problèmes sociaux et de compréhension des mécanismes qui produisent certains comportements, mais dans une posture où la grille d'explication est déjà donnée : elle est détenue par ceux qui parlent, tandis que les populations concernées sont renvoyées à une forme d'ignorance. Dès lors, il s'agirait de « *les aider à rattraper leur retard historique* ».

Dans ce cadre, la notion d'« *intégration* », largement utilisée dans le discours public en France, est particulièrement révélatrice. Si elle peut sembler neutre, elle a été perçue comme profondément violente, notamment par les descendants d'immigrés, souvent nés et socialisés en France. En effet, ce terme ne visait pas uniquement les primo-arrivants dans une logique d'apprentissage de la langue ou des codes sociaux, mais s'appliquait également à des jeunes français, comme s'ils devaient encore accomplir une étape supplémentaire pour être pleinement reconnus.

Dans les quartiers populaires, cette injonction a souvent été interrogée : que signifie le fait de devoir encore « *s'intégrer* » lorsque l'on est déjà né, scolarisé et socialisé dans le pays ? Cette représentation tend ainsi à déplacer la responsabilité sur les individus eux-mêmes, en laissant entendre qu'un manque persisterait de leur côté. C'est en ce sens qu'est analysé l'implicite du retard historique.

- Le deuxième implicite renvoie à la notion de danger, telle qu'elle est mobilisée dans les discours péjoratifs sur les quartiers populaires ou certains territoires. Ces discours construisent souvent l'idée d'un danger associé à ces espaces, sans toujours préciser de quel

danger il s'agit, ni pour qui il s'exerce. Très fréquemment, le territoire est présenté comme dangereux pour les autres, alors même que le danger, lorsqu'il existe, concerne d'abord les habitants eux-mêmes. La question du danger pour les résidents est ainsi largement invisibilisée, au profit d'une lecture centrée sur la menace que ces territoires représenteraient pour l'extérieur.

Cette logique s'est notamment manifestée lors des révoltes populaires de 2005 en France. Dans les médias, experts et commentateurs intervenaient quotidiennement pour décrire les événements : incendies de centres sociaux, affrontements avec la police, extension des mobilisations. À un moment donné, un basculement discursif est apparu, avec des titres de presse et des analyses exprimant une inquiétude formulée en ces termes : « *ils s'approchent de Paris* ». Cette formulation révèle un imaginaire où les habitants des quartiers concernés sont implicitement construits comme une population extérieure, perçue comme dangereuse, sortie de son espace et susceptible de « *déborder* » vers le centre. Le danger est alors déplacé : il n'est plus pensé à partir des conditions de vie des habitants des quartiers populaires, mais à partir de la menace supposée qu'ils représenteraient pour les populations extérieures, en particulier les habitants des centres urbains.

- Le troisième implicite (3) est celui de la causalité culturelle, souvent présent de manière sous-entendue dans les discours de péjoration. Il repose sur l'idée que si certains territoires ou populations fonctionnent d'une certaine manière, cela serait lié à la culture des habitants qui y vivent. Les dysfonctionnements sociaux ne seraient ainsi pas expliqués par des causes sociales, mais par des causes culturelles. Cette lecture permet de ne pas interroger les inégalités sociales, l'état des infrastructures ou encore les politiques publiques, en renvoyant les problèmes à la culture de l'« *autre* ». Ce processus renvoie à ce que les sciences sociales désignent comme le culturalisme. Il ne s'agit pas de la prise en compte de la culture en tant que réalité sociale, toute société étant traversée par des cultures qu'il est nécessaire de comprendre, mais de leur réduction caricaturale.

Le culturalisme peut être résumé en trois grands points, fréquemment observées dans les discours de péjoration.

- Le premier est l'homogénéisation : l'ensemble des membres d'un groupe culturel est présenté comme uniforme, qu'il s'agisse des « *Arabes* », des « *Noirs* » ou des habitants d'un territoire donné, effaçant ainsi la diversité interne et les contradictions propres à tout groupe social. Une telle homogénéisation, lorsqu'elle est associée à une image négative, attribue alors ce trait à l'ensemble des individus concernés.
- Le deuxième est la dimension ahistorique. Les comportements sont attribués à une culture présentée comme figée dans le temps, comme si elle ne variait ni dans le passé ni dans le présent, ni même dans le futur. Certaines cultures seraient ainsi considérées comme immuables, contrairement à d'autres. Cette perspective conduit à des représentations du type « *ils ne sont pas intégrables* », en raison d'une culture supposée incapable d'évolution.

- Enfin, le troisième point est que le culturalisme nie les interactions entre les groupes et les transformations qui en découlent. Or, les comportements des habitants de certains territoires, y compris lorsqu'ils relèvent de dysfonctionnements, sont indissociables des liens qu'ils entretiennent avec d'autres espaces sociaux et territoriaux. Les dynamiques sociales ne peuvent être comprises sans prendre en compte ces interactions.

Cette observation conduit à interroger le déséquilibre des regards portés sur les territoires. De nombreuses études se concentrent sur les quartiers populaires, tandis que les quartiers plus favorisés, ainsi que leurs éventuels dysfonctionnements, restent peu investigués. Il y aurait pourtant un champ de recherche à développer autour de l'individualisme dans certains milieux, de l'absence de solidarité ou encore des rumeurs et des dynamiques relationnelles dans les classes moyennes et supérieures.

Ce déséquilibre interroge plus largement les conditions de production des discours et les publics auxquels ils s'adressent. Une démarche méthodologique consiste à considérer les habitants comme experts de leur propre vécu. Dans cette perspective, des recherches ont été menées avec des groupes de personnes directement concernées, afin qu'elles produisent elles-mêmes une analyse de leur situation.

Cette approche a notamment donné lieu à des travaux collectifs, dont un issu d'un groupe d'une quarantaine de femmes vivant dans un quartier populaire, souhaitant analyser les effets de l'image négative de leur quartier sur leur quotidien. Elles y relataient, par exemple, une expérience vécue à la maternité : une jeune femme noire, allaitant son enfant et souffrant, s'était vu dire par une infirmière que, « *dans sa culture* », les femmes noires faisaient beaucoup d'enfants et souffraient moins que les autres.

Ce type de représentations illustre les mécanismes d'enfermement produits par les stéréotypes culturalistes. L'une des formulations issues de ce travail collectif résume cette logique : « *Si on les écoute, il y aurait même une manière sénégalaise de faire la vaisselle* ». Cette phrase met en évidence la tendance à essentialiser les comportements et à enfermer les individus dans des stigmatisations culturelles.

(3) La troisième dimension concerne les postures réactives face aux discours de stigmatisation. Pour analyser ces réactions, Saïd Bouamama s'appuie sur les travaux de Frantz Fanon, qui a décrit le processus de sortie de l'aliénation en trois grands moments.

Dans un premier temps, face à un discours négatif, une tentative de sortie de cette situation peut passer par l'acceptation de ce discours. Il s'agit alors pour les personnes stigmatisées de tenter de ressembler à celui ou celle qui énonce la norme dominante, dans l'espoir d'être reconnues comme des égales. Cela peut se traduire, dans les quartiers populaires, par des discours tenus par certains habitants eux-mêmes, reprenant les représentations négatives de leur propre territoire : insécurité, violence, dégradation du cadre de vie, etc. Ce premier moment correspond ainsi à une forme d'intériorisation du regard extérieur.

Dans un deuxième temps, lorsque cette stratégie ne permet pas d'obtenir la reconnaissance attendue, une autre posture peut émerger, qui constitue l'inverse de la première : la logique de

retournement et d'inversion du stigmat. Le discours dominant est alors contesté en miroir. À une dévalorisation répond une survalorisation symétrique, à une critique de l'islam répond une affirmation visible et revendiquée de l'identité religieuse, ou encore à une assignation racialisante répond une affirmation de la fierté d'être noir. Cette dynamique se retrouve dans divers comportements de contestation dans les quartiers populaires.

Frantz Fanon souligne cependant qu'aucune de ces deux premières postures réactives ne permet, à elle seule, de sortir de l'aliénation. La troisième posture réactive consiste à comprendre que ces situations sont le produit de rapports sociaux et de structures inégalitaires. À partir de cette prise de conscience, il devient possible de dépasser l'individualisation des expériences, de se relier à d'autres personnes confrontées aux mêmes réalités et de construire des démarches collectives de transformation sociale.

En conclusion, Saïd Bouamama insiste sur trois dimensions essentielles qu'il identifie comme des enseignements tirés de plusieurs décennies de recherche et d'engagements sociaux.

La première dimension concerne l'impact des discours et des actes. Celui-ci varie en intensité selon l'existence ou non de grilles explicatives permettant de comprendre ce qui est vécu. L'absence d'explication renforce l'effet destructeur des situations. À l'inverse, le fait de disposer d'espaces où les personnes ou les communautés peuvent élaborer des cadres de compréhension de ce qu'elles vivent et de ce qu'elles entendent constitue déjà un premier niveau de réponse et de protection symbolique.

La deuxième dimension est celle du collectif. Le recours au collectif apparaît comme un besoin central, particulièrement dans des contextes où les individus ont tendance à intérioriser les situations comme relevant uniquement de leur responsabilité. Le fait de partager des expériences similaires permet de mettre en évidence des mécanismes d'assignation sociale et de comprendre que les situations vécues ne relèvent pas uniquement de l'individu, mais de processus sociaux plus larges. Cela contribue à sortir d'un sentiment d'impuissance en resituant les expériences dans des dynamiques collectives.

La troisième dimension est celle de l'action. Même lorsque l'action n'aboutit pas immédiatement à des résultats visibles, elle permet de se situer comme acteur de sa propre vie plutôt que comme simple objet du discours des autres. Elle participe ainsi à une reconfiguration du rapport à soi et au monde social. Il faut cesser d'être des objets parlés pour devenir des sujets parlants.

Témoignage des résidents

José Trottier voit Montréal-Nord comme un quartier rempli de vie, de joie, de sourires et porté par l'énergie de sa jeunesse. Il souhaite faire connaître une image plus positive du secteur, estimant que les médias mettent trop souvent l'accent sur les événements négatifs et pas assez sur les réussites et les talents qui s'y développent. Fatigué des stéréotypes associés à Montréal-Nord, il défend la richesse multiculturelle et les liens humains qui caractérisent sa communauté. Il entretient un fort sentiment d'appartenance au quartier, au point de ressentir les critiques envers Montréal-Nord comme des critiques personnelles. Convaincu que l'avenir du quartier repose sur la jeunesse, il trouve dans les jeunes une source d'énergie, d'espoir et de confiance en la relève.

Sijy Dorsaint explique que Montréal-Nord est souvent mal médiatisé et que cette image négative ne reflète pas la réalité du quartier. Selon elle, la force de Montréal-Nord repose sur l'union de ses

habitants, où chaque personne et chaque vécu contribuent à bâtir la communauté et à trouver des solutions ensemble. Elle évoque aussi les stéréotypes fréquents liés au quartier, comme les remarques du type « *tu n'as pas peur la nuit ?* », qui influencent le regard des autres. Elle souligne que ces préjugés ont eu un impact sur sa vie personnelle, notamment lorsque sa mère l'a envoyée étudier à Anjou.

Période de discussion

La période de questions s'est ouverte par un mot de la maîtresse de cérémonie, qui a rappelé un souvenir partagé selon lequel les jeunes se partageaient une pizza à trois lorsqu'un d'entre eux n'avait pas les moyens de payer. Elle a souligné que cette expérience rappelait le devoir de solidarité entre citoyens.

Un participant a fait référence au film *Indigènes* pour illustrer que le racisme se nourrit de l'oubli, de la caricature et de l'infantilisation. Selon lui, il est nécessaire de se réapproprier l'histoire afin de reconnaître la contribution des « *Indigènes de la République* » et de leurs descendants, longtemps invisibilisée, sans attendre qu'une culture soit reconnue uniquement au moment de son émancipation.

Un participant a partagé plusieurs expériences personnelles de discrimination. Il a expliqué qu'il évitait parfois de dire qu'il venait de Montréal-Nord lorsqu'il cherchait un emploi, évoquant notamment une situation où on lui avait proposé un poste de plongeur plutôt que d'aide-cuisinier après avoir mentionné son quartier. Il a également raconté une expérience avec un chauffeur de taxi qui lui avait montré des images véhiculant une image dangereuse de Montréal-Nord, soulignant le besoin de représentations médiatiques plus positives. Il a ensuite témoigné de plusieurs interventions policières qu'il jugeait injustifiées, notamment lorsqu'un policier est venu vérifier son identité alors qu'il se trouvait devant chez lui en lui reprochant de ne pas être « *bien habillé* », ainsi qu'un épisode où les policiers, plutôt que d'intervenir dans une altercation entre deux personnes en situation d'itinérance, ont procédé à la fouille d'autres hommes présents dans le parc. En réaction, Saïd Bouamama a insisté sur l'importance d'écrire ses propres histoires afin de contrer les récits dominants. Il a également évoqué les « *frontières invisibles* » qui réduisent les possibilités offertes aux jeunes et influencent leurs déplacements, plusieurs préférant rester dans les lieux où ils s'attendent à être accueillis avec bienveillance.

Une autre intervention a porté sur les discours entourant l'immigration depuis 2018 et sur le racisme systémique. Le participant a dénoncé la démonisation des personnes immigrantes et le discours voulant qu'« *on ne puisse pas accueillir toute la misère du monde* ». Il a rappelé que plusieurs personnes immigrèrent pour étudier et améliorer leurs conditions de vie, parfois au péril de leur sécurité et a plaidé pour une analyse des causes systémiques plutôt que pour une remise en question de l'immigration elle-même.

Une participante a soulevé la question du risque de retraumatisation lorsqu'une personne partage publiquement son vécu et s'est interrogée sur les moyens de favoriser l'accès des personnes traumatisées aux milieux académiques.

Un intervenant communautaire, dont les enfants ont fréquenté Café-Jeunesse Multiculturel, a affirmé que lorsque les jeunes et les familles sont en santé, c'est toute la communauté qui en

bénéficie. Il a insisté sur l'importance de donner la parole aux jeunes, de leur demander comment ils vont et de les encourager à poursuivre leurs rêves.

Un enseignant a souligné la différence entre le modèle français, qu'il décrit comme fondé sur l'intégration et l'assimilation et le modèle canadien, davantage axé sur le multiculturalisme et l'intégration. Saïd Bouamama a réitéré qu'il invitait les participants à distinguer, dans ses propos, ce qui relève du contexte français de ce qui peut s'appliquer au contexte canadien.

Une conseillère d'orientation s'est interrogée sur les messages véhiculés par les médias auprès des jeunes et sur les effets des discours de marginalisation. Un formateur en ressources humaines a affirmé que « *l'usage des mots, par leur répétition, vient causer des maux* » et que des mensonges répétés finissent par être perçus comme des vérités. Il a évoqué les phénomènes d'auto-exclusion et expliqué que ce qui l'avait aidé était l'enseignement reçu de ses parents autour du « *knowledge of self* ». Il a également mis de l'avant une approche fondée sur le « *pour nous, par nous* ».

Enfin, un participant œuvrant dans le domaine de l'éducation a estimé que les médias traditionnels ont aujourd'hui moins d'impact que les réseaux sociaux et que ces plateformes devraient être davantage utilisées pour diffuser des récits positifs. En réponse, Saïd Bouamama a rappelé que la compréhension des causes systémiques de la discrimination n'en est qu'à ses débuts. Selon lui, la discrimination est le résultat d'un système et il est nécessaire d'étudier non seulement les actes discriminatoires, mais aussi la « *carrière de la discrimination* ». Il a également abordé la notion de tokenisme, qu'il décrit comme une ouverture apparente d'un système inégalitaire qui maintient néanmoins les personnes concernées à la marge.

Pour conclure, une travailleuse de rue auprès des jeunes dans l'Est de Montréal, a souligné que les quartiers exercent une influence importante sur les jeunes. Elle a indiqué que ces derniers sont le produit de multiples facteurs sociaux, sans toujours en avoir conscience et que leur identité ainsi que leur sentiment d'appartenance se construisent souvent à travers leur quartier.



INITIATIVES ET SOLUTIONS 1

Victimes d'actes criminels et proches aidants dans le nord de Montréal. Notes sur une recherche en cours.

EDUARDO GONZÁLEZ CASTILLO

Professeur agrégé au Département de Criminologie de l'Université d'Ottawa et docteur en anthropologie sociale (Université Laval, 2009).

***Résumé :** Cette présentation exposera les avancées d'un projet de recherche en cours portant sur plusieurs jeunes et jeunes adultes victimes d'actes criminels violents dans le nord de la ville de Montréal, Québec. La présentation comprendra un bilan du travail réalisé jusqu'à présent ainsi qu'une analyse des défis auxquels sont confrontés les proches aidants des personnes blessées. Les activités de recherche de ce projet s'appuient sur des travaux de collaboration en cours entre le professeur Gonzalez Castillo et l'organisme communautaire Café-Jeunesse Multiculturel.*

Présentation

La présentation de Eduardo González Castillo porte sur les victimes d'actes de violence armée survenus au cours des dernières années à Montréal-Nord. Cette recherche s'intéresse principalement à la prise en charge de ces jeunes, à leur proche entourage, aux actions des proches aidants ainsi qu'à la prise en charge institutionnelle. Cette présentation vise à décrire les avancements de la recherche, les travaux réalisés jusqu'à présent, ainsi que les pistes de réflexion concernant la violence vécue par ces personnes et la situation des proches aidants. Il s'agit principalement de pistes de réflexion et d'informations encore en cours d'analyse. Les résultats ne sont pas encore finalisés.

La recherche a débuté en 2024 et s'appuie sur le travail d'intervention mené par Café-Jeunesse Multiculturel auprès de jeunes et de jeunes adultes ayant été victimes, au cours des 10 à 15 dernières années, de différents épisodes de violence armée. Dans la plupart des cas, ces incidents comprenaient des décharges d'armes à feu, mais une attaque impliquant une voiture a également été recensée. L'objectif est de mieux comprendre la situation de ces personnes, leur prise en charge,

ainsi que d'identifier les aspects à améliorer afin de contribuer à une meilleure compréhension de ces situations.

Il s'agit d'une recherche qualitative reposant principalement sur la réalisation d'entrevues auprès de personnes victimes de ces actes criminels, ainsi qu'auprès de leurs familles et de leurs proches. Ce travail est également complété par l'analyse de certains documents.

L'approche adoptée en matière de violence criminelle armée s'appuie sur la théorie du continuum de violence développée par Nancy Scheper-Hughes et Philippe Bourgois. Selon cette perspective, la violence criminelle est comprise comme étant toujours connectée à d'autres formes de violences. La spécificité de la violence criminelle est qu'elle est visible, ce qui tend à occulter d'autres types de violences qui lui sont associées, mais qui sont moins visibles.

À titre d'exemples, sont considérées dans ce cadre la violence économique, la violence politique, la violence institutionnelle ainsi que la violence symbolique. Ces concepts sociologiques, développés par différents chercheurs, permettent notamment d'analyser la manière dont les inégalités socio-économiques sont associées à différentes formes de violence, ainsi que la violence exercée par les institutions publiques. L'approche adoptée repose sur l'idée que, dans ce continuum, ces différentes formes de violence se renforcent mutuellement et sont interconnectées à la violence la plus visible, soit la violence criminelle.

L'objectif de cette approche est de considérer que la compréhension de la violence criminelle nécessite, particulièrement en sociologie, en anthropologie et en criminologie, de la mettre en relation avec d'autres formes de violence. C'est uniquement à travers cette mise en relation qu'une compréhension sociologique complète du phénomène peut être atteinte. Dans cette perspective, la violence criminelle ne concerne pas uniquement l'intégrité physique des personnes, mais également leur milieu familial, leur participation à la vie politique et citoyenne ainsi que leur survie économique. Elle a ainsi des impacts à différentes échelles de la vie en société et ne se limite pas à l'intégrité physique ou mentale.

Dans le cadre de la recherche, la violence criminelle a été abordée selon cette perspective. Au total, 21 personnes ont été rencontrées, dont 14 victimes impliquées dans des incidents de violence armée, ainsi que sept personnes issues de leur milieu. Parmi celles-ci, quatre étaient des proches aidants. Deux voisins ainsi qu'un représentant d'une instance de concertation du quartier, spécialisée dans les enjeux de sécurité, ont également été rencontrés. Des entrevues ont été réalisées auprès de l'ensemble de ces participants et les résultats présentés aujourd'hui proviennent de l'analyse de ces données.

Cette recherche porte sur neuf incidents, incluant des décharges d'armes à feu ainsi qu'une agression impliquant un véhicule ayant causé plusieurs personnes blessées à Montréal-Nord. Les blessures résultant des différents actes criminels ont été multiples. Celles-ci touchent principalement les jambes, les bassins, les bras, la poitrine, le dos et le visage, avec des niveaux de gravité variables. Dans les cas les plus graves, une personne est aujourd'hui tétraplégique, tandis que d'autres présentent des lésions beaucoup moins importantes.

Il est important de souligner que la majorité des personnes concernées déclarent ne pas avoir reçu une réponse adéquate de la part de certains services. C'est dans ce contexte que l'étude vise à mieux comprendre ce qui s'est produit pour ces personnes.

Les conséquences de ces actes criminels dépassent l'impact sur l'intégrité physique ou sur la santé mentale. Elles incluent également des socio-séquelles, c'est-à-dire les répercussions sur la vie sociale des personnes concernées. Par exemple, une forme de marginalisation familiale a pu être observée dans certains cas. En effet, des parents expriment des interrogations telles que la possibilité que leur fils ait été impliqué dans la délinquance ou dans des gangs de rue, ce qui peut entraîner une forme de marginalisation du jeune.

Il en résulte une diminution ou un ralentissement de la participation à la vie sociale et à la communauté politique québécoise. Cela se manifeste notamment dans l'accès à certains services, mais aussi dans les démarches administratives, par exemple pour des personnes résidentes permanentes en processus d'obtention de la citoyenneté, dont les démarches peuvent être retardées en raison de leurs blessures.

Ces incidents ont un impact important sur la survie économique des personnes concernées. La majorité des victimes occupent des emplois modestes, reposant fortement sur la capacité physique, tels que déménageurs, livreurs ou travailleurs en usine. Les blessures corporelles ou les séquelles liées à la mobilité et au dos ont ainsi un effet direct sur leur capacité à assurer leur survie économique.

Il est observé que les personnes concernées rapportent un accès aux services relativement efficace lorsque la situation est grave. Toutefois, à mesure que le degré de gravité diminue, l'accès aux services devient plus problématique. Les raisons de cette perception sont liées à la fois aux circonstances individuelles, notamment l'incapacité de certaines personnes à se déplacer ou à effectuer certaines démarches, mais aussi au fonctionnement des institutions et de la société.

Ces constats sont par ailleurs corroborés par la littérature, qui indique que, par exemple aux États-Unis, les services non urgents destinés aux victimes racisées d'actes criminels tendent à être discontinus et fragmentaires. Il a également été montré que, derrière le fonctionnement des institutions, se trouvent d'importantes dynamiques de racisme systémique qui contribuent à la marginalisation de ces populations, ainsi que des dynamiques liées aux inégalités socio-économiques. Dans le cas étudié, il s'agit clairement de personnes issues de la classe travailleuse, dépendant de manière importante du travail physique.

Cet aspect constitue un élément central permettant d'expliquer la marginalisation observée, laquelle a des conséquences sur l'accès aux soutiens financiers, à l'aide juridique, aux services de santé mentale ainsi qu'à l'aide sociale, entre autres. La situation est encore davantage aggravée lorsque les personnes concernées possèdent un casier judiciaire, rendant l'accès aux services encore plus difficile.

La littérature, principalement américaine, met en évidence l'existence de la notion de « *victime idéale* » dans les services publics. Selon certains auteurs, ce mythe correspond à l'idée qu'une victime doit être sans faute, respectable et n'avoir aucun antécédent avec la justice ou la loi. Cette conception contribue à des dynamiques d'exclusion envers les personnes ayant eu des démêlés

avec la justice, ainsi qu'à des logiques de double peine, dans la mesure où des sanctions supplémentaires s'ajoutent à celles déjà subies dans le passé et dans d'autres contextes.

Ce traitement discriminatoire peut débuter dès le milieu hospitalier, notamment lorsque la police intervient pour s'informer sur la situation d'un individu et qu'il est établi que celui-ci possède un casier judiciaire. Dans ces situations, un traitement différencié peut être observé à ce stade. L'ensemble de ces éléments montre que les conditions de vie et les trajectoires de ces personnes tendent à être appréhendées principalement à travers une perspective centrée sur la dimension criminelle du problème, alors que d'autres dimensions devraient également être prises en compte.

Sur les 14 victimes rencontrées dans le cadre de la recherche, six n'étaient pas des citoyens canadiens et trois avaient un casier judiciaire. Le niveau d'études maximum observé correspond au secondaire 5. Il s'agit de personnes issues de la classe travailleuse, ayant connu une insertion très rapide dans le marché du travail, c'est-à-dire ayant dû, dès un jeune âge, commencer à travailler afin de générer des revenus. Ces éléments permettent de donner une idée de la précarité dans laquelle ces personnes vivent.

Certains acteurs rencontrés, dont le responsable des espaces de concertation, ont conscience de cette réalité et soulignent que toutes les victimes devraient être traitées comme telles, mais que, dans les faits, l'attention est souvent portée sur leur parcours criminel plutôt que sur leur situation de victime. Une reconnaissance existe donc quant à la précarité et aux circonstances entourant les personnes blessées.

Dans les cas où l'accès aux services diminue à mesure que la gravité de la condition de la personne diminue, les proches aidants tendent à prendre le relais dans le soutien apporté aux victimes. Ces proches deviennent alors les principaux acteurs assumant certaines responsabilités de soutien.

Dans ce cadre, une réflexion est posée sur la manière dont l'entourage est perçu à Montréal-Nord, notamment à partir du point de vue des victimes et des membres de leur famille. Cette perception est à la fois positive et problématique, voire paradoxale et contradictoire. D'une part, certains aspects positifs de la vie à Montréal-Nord sont mis de l'avant, notamment l'entraide, l'ouverture et certains éléments associés à la vie nord-montréalaise.

D'autre part, des aspects négatifs sont également soulignés, principalement liés au fonctionnement des institutions et aux conditions de vie dans l'arrondissement. Parmi ces éléments figurent notamment la pauvreté et l'état de l'environnement urbain, incluant l'accumulation de déchets dans les rues. La question du logement apparaît également comme un enjeu majeur. Elle constitue un problème important pour plusieurs jeunes, qui souhaitent parfois quitter Montréal-Nord en raison de problèmes de salubrité, d'incidents de violence ou de conditions de logement difficiles, sans toutefois pouvoir le faire en raison du coût élevé des loyers, y compris dans l'arrondissement. Des témoignages illustrent ces réalités, notamment celui d'une personne locataire ayant habité dans au moins cinq appartements, toujours à Montréal-Nord et ayant dû déménager chaque fois que le loyer augmentait. Une demande de logement HLM a été effectuée sans réponse à ce jour. Ces éléments illustrent l'importance de la question du logement, tant en termes de coût que de salubrité. D'autres enjeux sont également relevés, tels que l'itinérance, la présence policière et la violence criminelle. Si, pour certaines personnes rencontrées, la présence policière est perçue comme rassurante, elle

est pour d'autres source de stress ou associée à des expériences de harcèlement, comme l'indiquent certains témoignages.

Dans ce contexte, le quartier est perçu de manière paradoxale et contradictoire, combinant des éléments positifs et négatifs. C'est dans cet environnement que certaines personnes soutiennent les victimes, désignées dans la littérature comme des proches aidants. Cette figure du « *proche aidant* » est relativement récente dans la littérature et n'était pas présente dans les travaux antérieurs portant sur les victimes ou les services de santé. L'utilisation du terme proche aidant devient significative à partir de 2016. Il s'agit d'un concept relativement récent, ayant pris une importance accrue dans le contexte de la pandémie, mais également dans un ensemble de transformations parallèles.

Parmi celles-ci figurent le vieillissement de la population, qui accroît le rôle du proche aidant des personnes vieillissantes, ainsi que des transformations des services de santé et des services sociaux. Dans ce contexte, marqué par une décentralisation des services et une sélection accrue de ceux-ci, un transfert de responsabilités vers la société civile est observé. Les proches aidants deviennent ainsi de plus en plus importants, dans la mesure où certains membres de la famille prennent en charge des services auparavant assurés par les systèmes de santé et de services sociaux.

Cette évolution s'explique non seulement par le rôle de soutien exercé par les proches, mais également par ces transformations structurelles du système de santé et des services sociaux. Parmi les variables permettant de comprendre la situation des proches aidants, le genre apparaît comme un élément central. La majorité des proches aidants sont des femmes et le travail réalisé correspond à un travail domestique non rémunéré, souvent invisible, mais contribuant de manière importante au fonctionnement de la société, dans la mesure où il compense des tâches autrement prises en charge par les services publics.

Des dynamiques de non-recours sont également observées, les proches aidants n'ayant pas toujours accès aux services auxquels ils pourraient théoriquement avoir droit. C'est dans ce contexte que la littérature s'intéresse de plus en plus à cette notion.

Dans le cadre de la recherche, quatre proches aidants ont été rencontrés, dont trois femmes et un homme. Ces personnes vivent également dans des conditions de précarité et de difficulté. Il faut éviter de romantiser la condition des proches aidants, celle-ci ne constituant pas nécessairement une situation heureuse malgré le rôle de soutien exercé. Les proches aidants rencontrés rapportent également des déménagements fréquents dans l'arrondissement, liés à la hausse des loyers et aux conditions d'hygiène, à l'instar de l'ensemble des personnes interrogées. Ils évoquent également des revenus relativement faibles : deux personnes occupent un emploi, une est prestataire de l'aide sociale et une autre est retraitée. Malgré ces ressources limitées, ces personnes soutiennent une personne blessée ayant perdu sa capacité de travail et nécessitant de l'aide pour certaines activités quotidiennes.

Des témoignages illustrent ce rôle de soutien. Dans un cas, une personne indique avoir transporté la victime blessée à son domicile, lui avoir rendu visite à plusieurs reprises et l'avoir aidée à domicile deux à trois fois par semaine en raison de son incapacité à marcher. Dans un autre cas, il est rapporté que la personne blessée ne pouvait pas effectuer des tâches quotidiennes telles que ranger sa chambre, cuisiner ou prendre sa douche, notamment en raison de contraintes physiques

importantes et qu'un soutien était nécessaire pour ces activités, bien que certaines améliorations aient été observées avec le temps.

Ces éléments permettent de mieux comprendre la nature du travail réalisé par les proches aidants. Ce travail a des conséquences importantes sur leur situation, notamment des impacts financiers liés aux dépenses assumées, des impacts physiques liés à la fatigue et à l'effort, ainsi que des impacts sur la santé mentale.

La recherche vise également à documenter la réponse institutionnelle. Toutefois, il est constaté que l'accès au point de vue de certaines institutions implique des démarches relativement longues, ce qui constitue un enjeu. Ces démarches sont néanmoins en cours. Mais, il est déjà observé qu'un certain soutien communautaire existe. Dans ce cadre, Café-Jeunesse Multiculturel est souvent mentionnés.

Par ailleurs, la table de concertation de Montréal-Nord a permis le recrutement d'une personne ayant offert un point de vue particulièrement informé et réfléchi sur la situation des victimes et des proches aidants. Certaines actions de soutien mises en place par des écoles ont également été identifiées, notamment dans des situations où un membre de la famille avait été blessé. Ces situations ont été observées dans au moins cinq cas.

En conclusion, plusieurs pistes de réflexion sont mises en avant dans le cadre de l'analyse.

Dans la première piste, les données recueillies permettent d'observer un contexte problématique dans lequel la violence criminelle tend à constituer la principale grille de lecture. À l'échelle institutionnelle, les situations sont fréquemment interprétées en termes de délinquance, ce qui conduit à ce que l'action policière soit perçue comme la principale réponse à l'insécurité sociale, entendue ici non seulement comme insécurité liée à la délinquance, mais comme un phénomène plus large, incluant notamment les enjeux de revenus, de logement et de conditions de vie dans l'arrondissement. Les catégories d'analyse apparaissent peu distinctes, dans la mesure où les témoignages recueillis renvoient à une insécurité sociale liée aux revenus et au logement, mais celle-ci est rapidement associée à une insécurité liée à la délinquance.

Une deuxième piste de réflexion concerne la condition de proche aidant, qui ne doit pas être romantisée, puisqu'il s'agit d'une condition exigeante et difficile.

Enfin, dans la troisième piste, il apparaît nécessaire de développer une approche désindividualisante, ne reposant pas uniquement sur les individus ou leurs familles, mais davantage sur une réponse sociétale, afin de contribuer à une meilleure réponse aux situations vécues par les personnes concernées. Celle-ci devrait s'appuyer sur une action coordonnée et structurée des institutions, des services publics et des services communautaires.

Témoignage des jeunes

Eshnaidha Pinchinat raconte que son frère a été blessé par balle alors qu'elle avait 13 ans, un événement qui a profondément bouleversé sa famille et changé sa perception de la sécurité. Elle décrit la peur, l'anxiété et l'impuissance ressenties, tout en soulignant le soutien important de sa mère et la solidarité familiale durant la convalescence de son frère. Avec le temps, elle a appris à mieux comprendre ses émotions et souhaite aujourd'hui encourager les proches de victimes à parler et à ne pas garder leurs sentiments pour eux. Enfin, elle insiste sur l'importance de reconnaître les

impacts des violences non seulement sur les victimes, mais aussi sur leurs familles, tout en exprimant sa fierté envers la résilience de son frère.

Pierre-André Marcelin, a témoigné de son expérience comme proche aidant auprès d'un ami victime d'une balle perdue. Dès qu'il a appris que son ami était hospitalisé, il s'est mobilisé pour répondre à ses besoins, notamment en lui apportant de la nourriture pendant son séjour à l'hôpital, puis en l'accompagnant dans son quotidien à son retour à la maison. Au fil du temps, il a constaté que les séquelles psychologiques du traumatisme (anxiété, peur constante et paranoïa) étaient bien plus importantes que les blessures physiques. Cette expérience lui a fait prendre conscience du manque de ressources offertes aux victimes d'actes criminels violents et à leurs proches, ainsi que de l'importance d'un accompagnement durable. Son témoignage souligne également le risque de banaliser la violence dans certains quartiers, alors que ses conséquences humaines demeurent profondes et durables.

Période de discussion

La période de questions a permis d'approfondir les réflexions autour de l'accompagnement des victimes, du rôle des proches aidants et de l'accès aux ressources d'aide.

En réponse à une question portant sur le recul qu'il porte aujourd'hui sur son expérience, Pierre-André a affirmé qu'en ayant une meilleure connaissance de ce qu'est une victime d'un acte criminel, il aurait été davantage conscient de sa réalité et aurait eu une discussion différente avec son ami.

Une personne, en situation de mobilité réduite, a rappelé que toute personne peut avoir besoin de proches aidants au cours de sa vie. Elle a souligné l'importance d'aller chercher de l'aide lorsqu'elle est nécessaire.

Questionné sur les répercussions personnelles de son rôle de proche aidant et sur les conseils qu'il donnerait à une personne vivant une situation similaire, Pierre-André a indiqué qu'il ne se considère pas traumatisé, mais qu'il demeure déçu d'avoir aidé quelqu'un et d'avoir eu le sentiment que son aide lui avait été renvoyée négativement.

Un intervenant de l'École Amos a profité de la période de questions pour remercier l'équipe de Café-Jeunesse Multiculturel, soulignant le temps, l'énergie et la force qu'elle consacre à soutenir les jeunes.

Enfin, une intervenante du CLSC Montréal-Nord-Est au sein de l'équipe quartier, a rappelé que plusieurs services sont disponibles, mais qu'ils demeurent parfois méconnus. Elle a présenté son service en précisant qu'il n'y avait pas de liste d'attente. En réaction, Eshnaidha a indiqué qu'elle aurait aimé savoir plus tôt que les services du CLSC étaient accessibles à tous et qu'ils existaient.



INITIATIVES ET SOLUTIONS 2

Appartenance, résilience et maternité : récits vécus de femmes et de jeunes mères à Montréal-Nord

ALICIA BOATSWAIN-KYTE

Professeure adjointe à l'École de service social à l'université McGill et chercheuse principale de l'équipe.

Résumé : Cette présentation portera sur un projet de recherche communautaire mené en collaboration avec Café-Jeunesse Multiculturel, visant à mieux comprendre les expériences vécues par des femmes et des jeunes mères, âgées de 14 à 20 ans, à Montréal-Nord. Ce projet s'articule autour de deux questions de recherche :

- Comment des femmes de Montréal-Nord définissent et vivent le sentiment d'appartenance, et comment celui-ci est lié à leur résilience et à leur bien-être émotionnel.
- Comment les jeunes mères à Montréal-Nord vivent la maternité à la fois comme une source de contraintes et comme un espace de transformation et d'affirmation.

La présentation de ce projet de recherche mettra en valeur l'importance de centrer les voix des jeunes femmes et de reconnaître leurs récits comme des savoirs essentiels pour soutenir des pratiques communautaires ancrées dans les réalités de Montréal-Nord

Présentation

Alicia Boatswain-Kyte a commencé sa présentation en exposant la problématique ayant mené à cette recherche. À la même période l'année précédente, une rencontre a eu lieu avec Café-Jeunesse Multiculturel afin de réfléchir à la situation des femmes à Montréal-Nord. Deux préoccupations principales ont émergé : la réalité des femmes vivant à Montréal-Nord et celle des jeunes mères du territoire.

Une inquiétude était soulevée quant à la maternité chez les jeunes femmes, un phénomène qui semblait présent sans que ses causes ne soient bien comprises. Plusieurs questionnements ont été formulés, notamment à savoir si cette réalité était liée à l'éducation en milieu scolaire, à des expériences de discrimination, par exemple lors de l'accès à certains services comme les pharmacies, ou à d'autres facteurs. L'objectif était avant tout de comprendre pourquoi cette réalité était observée. Bien que la maternité à l'adolescence ait été un sujet largement discuté il y a une

dizaine ou une vingtaine d'années, cette question est aujourd'hui beaucoup moins présente dans les recherches scientifiques. En effet, les tendances actuelles montrent plutôt un report de l'âge de la maternité. Dans ce contexte, Café-Jeunesse Multiculturel souhaitait approfondir cette réflexion en donnant directement la parole aux jeunes femmes concernées.

Deux questions de recherche ont ainsi été proposées. La première est : Comment les femmes de Montréal-Nord définissent-elles et vivent-elles le sentiment d'appartenance, et comment celui-ci s'articule-t-il avec leur résilience et leur bien-être émotionnel ? La seconde est : Comment les jeunes mères de Montréal-Nord vivent-elles la maternité à la fois comme une contrainte sociale et comme un espace de transformation et d'affirmation de soi ?

Premièrement, la deuxième question de recherche, consacrée à la maternité chez les jeunes femmes de Montréal-Nord. Comme mentionné précédemment, les connaissances scientifiques portant sur la maternité en contexte de marginalisation demeurent limitées. Les recherches sur la maternité à l'adolescence reposent principalement sur des échantillons composés de femmes blanches issues de la classe moyenne. Cette réalité est généralement abordée sous l'angle de la santé publique, avec une attention particulière portée à la prévention, à l'éducation et à la réduction des conséquences potentielles de la maternité précoce, tant pour les jeunes mères que pour leurs enfants. Les études tendent également à considérer les jeunes mères comme un groupe homogène, sans tenir compte des réalités liées à la race, à la culture ou au contexte local.

Dans cette perspective, il apparaissait pertinent d'examiner la réalité des jeunes mères de Montréal-Nord afin de déterminer si leurs expériences rejoignent celles décrites dans la littérature ou si elles présentent des caractéristiques distinctes.

Pour ce projet, dix entretiens individuels ont été réalisés auprès de dix jeunes mères recrutées avec le soutien de Vanessa, la travailleuse de rue de Café-Jeunesse Multiculturel. Les participantes présentaient des profils variés. Au moment de la recherche, une participante était enceinte et les autres participantes avaient accouché entre l'âge de 14 et 21 ans. La majorité s'identifiaient comme noires d'origine haïtienne, tandis qu'une participante s'identifiait comme latine. Toutes résidaient à Montréal-Nord. L'âge de leurs enfants variait de la naissance à sept ans.

L'analyse des données vient tout juste d'être complétée. Les résultats présentés ici sont donc préliminaires et demeurent appelés à être approfondis. Cette présentation visait avant tout à partager les premières analyses et à nourrir la réflexion collective.

Plusieurs questionnements méthodologiques ont émergé au cours de l'analyse. D'abord, la définition même de la notion de « *jeune mère* » mérite d'être interrogée. Les participantes ont eu leur premier enfant entre 14 et 21 ans, ce qui soulève la question de savoir si les expériences d'une jeune mère ayant accouché à 14 ou 15 ans sont comparables à celles d'une participante ayant eu son premier enfant à 18 ou 19 ans. L'influence de l'âge au moment de la maternité constitue donc un élément important à considérer dans l'interprétation des résultats.

Le moment où les participantes ont été rencontrées représente également une variable à prendre en compte. Certaines venaient tout juste d'accoucher, tandis que d'autres avaient donné naissance plusieurs années auparavant. Cette différence temporelle peut influencer la manière dont elles comprennent, racontent et interprètent leur expérience de la maternité.

Malgré ces considérations, les dix entretiens individuels ont permis d'explorer en profondeur les récits des participantes. Les questions portaient notamment sur leur compréhension de ce que signifie être mère, sur leur parcours, sur les changements associés à la maternité ainsi que sur les aspects positifs et les difficultés qu'elles avaient vécu. L'analyse de chacun des récits a permis de faire émerger plusieurs thèmes récurrents, communs à l'ensemble des expériences recueillies. Ce sont ces principaux constats qui sont présentés dans la suite du rapport.

À la suite de cette première analyse, une rencontre de validation a été organisée avec les jeunes mères ayant participé aux entretiens individuels. Bien que toutes les participantes n'aient pas pu être présentes, cette rencontre a permis de leur présenter les principaux thèmes dégagés et de vérifier si ceux-ci reflétaient fidèlement leur expérience. Cette étape était essentielle afin de s'assurer que l'analyse rendait compte des éléments qu'elles considéraient comme les plus significatifs.

L'analyse préliminaire des entretiens a fait émerger plusieurs thèmes récurrents, dont certains remettaient en question certains préjugés ou idées préconçues.

Le premier thème, partagé par l'ensemble des participantes, est que la grossesse et la maternité ont été vécues comme un facteur de protection. Les jeunes mères ont décrit l'arrivée de leur enfant comme un événement ayant donné un sens et une direction à leur vie. Elles ont présenté la maternité comme un moteur de changement, leur ayant permis de s'éloigner de milieux qu'elles percevaient comme non sécuritaires et marquant un véritable tournant dans leur parcours.

Un deuxième thème concerne l'accélération de la transition vers l'âge adulte. Les participantes ont décrit le passage du statut de « *jeune fille* » à celui de mère comme une transformation impliquant davantage de responsabilités, une redéfinition de leurs priorités ainsi qu'un éloignement de certains membres de leur entourage et de certaines fréquentations.

La responsabilisation constitue également un troisième thème. Plusieurs participantes ont exprimé qu'une fois leur enfant né, elles considéraient qu'il n'y avait plus de place aux excuses. Elles ont insisté sur leur engagement à assumer pleinement leurs responsabilités et à prendre soin de leur enfant.

Les entretiens ont également mis en évidence un quatrième thème qui est le système de valeurs partagé autour de la maternité. Les participantes associaient le rôle de mère à la protection, à l'amour et au devoir de prendre soin de son enfant. Elles exprimaient également des valeurs fortes liées à la protection de la vie, ce qui permet de mieux comprendre pourquoi l'avortement n'était généralement pas envisagé comme une option dans leurs parcours.

Un cinquième thème important concerne les conséquences genrées de la maternité. La majorité des participantes ont souligné que, bien que le père de l'enfant soit parfois présent, sa présence demeurait souvent intermittente et n'était pas nécessairement attendue. Les jeunes mères évoquaient principalement les répercussions de la maternité sur leur propre trajectoire, notamment l'interruption ou le report de leurs études et de leurs projets de vie, alors que les conséquences pour le père étaient peu abordées.

Le sixième thème, mis en lumière par les participantes, est le rôle des soutiens institutionnels. Elles ont décrit avoir eu accès, une fois enceintes ou devenues mères, à différents services de soutien, notamment en matière de logement, d'éducation et d'accompagnement pour leur enfant,

qu'elles jugeaient particulièrement utiles. En revanche, lorsqu'elles ont été invitées à réfléchir aux ressources disponibles avant leur grossesse, elles ont souligné l'absence de services répondant à leurs besoins à cette période de leur vie. Ainsi, plusieurs participantes ont indiqué que le fait de devenir mère leur avait permis d'accéder à des ressources auxquelles elles n'auraient autrement pas eu accès.

Le septième thème est l'importance de leurs expériences familiales et scolaires avant la maternité. Pour plusieurs jeunes mères, le parcours était marqué par des difficultés familiales, notamment des conflits avec leurs parents, en particulier avec leur mère. Certaines participantes ont également évoqué des expériences de parentification ou encore un climat familial qu'elles qualifiaient de toxique. Sur le plan scolaire, plusieurs décrivaient un parcours déjà fragilisé avant la grossesse, caractérisé par un désengagement de l'école et des fréquentations qu'elles considéraient rétrospectivement comme peu positives.

Enfin, un dernier thème, particulièrement marquant, concerne le rôle des grands-mères. Les analyses montrent que la relation entre les jeunes mères et leur propre mère occupait une place centrale dans leur expérience de la maternité. Cette dimension mérite d'être approfondie dans les analyses futures. Contrairement à certains préjugés selon lesquels les jeunes femmes cacheraient leur grossesse, la majorité des participantes ont indiqué que leur mère avait été la première personne à qui elles avaient annoncé la nouvelle. Même lorsque la relation mère-fille était complexe, celle-ci demeurait une figure centrale dans leur parcours. Les témoignages montrent également que les mères ont souvent joué un rôle déterminant dans la décision de poursuivre la grossesse. Certaines participantes ont expliqué avoir choisi de garder leur enfant parce que leur mère leur avait assuré qu'elle les soutiendrait. Au-delà de cette décision, les grands-mères occupaient une place importante dans l'accompagnement quotidien, notamment en offrant du soutien émotionnel, des conseils et une aide concrète dans les soins apportés à l'enfant. Ainsi, leur présence apparaît comme un élément central de l'expérience de la maternité vécue par les participantes.

Afin d'illustrer les principaux constats de l'analyse, quelques extraits des échanges réalisés lors de la rencontre de validation avec les jeunes mères sont présentés ci-dessous.

Une participante a exprimé le sentiment de transformation associé à la maternité :

« Parce que moi, j'aurais jamais pensé, là, que j'aurais été maman, là, aujourd'hui, là. Puis je sais que je suis une super belle mère, bonne mère, je fais un, je fais un bon rôle. Ça vient automatique, là. Depuis que tu tiens ton bébé dans tes mains, c'est là que tu comprends que comme, ouais, t'es prête. Depuis que t'as fini d'accoucher, c'est là que tu comprends que comme t'es prête à être maman. Tu vis avec ça, tu protèges toujours ton enfant, c'est ça que tu fais. » »

Une autre participante a décrit les changements observés dans sa relation avec sa mère :

« Tu sais, mais comme depuis que j'ai eu ma fille, que genre, je respecte ma mère, ma mère me respecte aussi, elle est plus présente. Comme ma mère, avant, elle me disait pas : « Je t'aime ». Là, maintenant, je peux l'appeler, elle va me dire : « OK, bye maman, je t'aime ». Tu comprends ? Mais avant, ma mère, là, c'était l'enfer. » »

Ce constat a également été partagé par plusieurs autres participantes, qui ont expliqué que l'arrivée de l'enfant avait contribué à diminuer les conflits familiaux et à rapprocher les membres de leur famille.

Une participante a également évoqué la place du père de son enfant :

« Il a 18 ans aussi, là. Lui, il est comme : Moi, je profite de ma vie, tu comprends ? Il a 18 ans. Je dis pas que ça, ça explique son, son absence, mais tu sais, à 18 ans, là, la plupart des gars sont pas matures, là. Eux, c'est, c'est chill ou comme faire des affaires. Dans sa tête, il est comme : Non, non, non, moi, je vais pas rester coincé. Puis aussi, c'est ça aussi, là. Si le monde aussi l'a parlé comme s'il dit : Oh, si tu devenais papa, t'aurais pas de vie, nanana, puis tout. Lui, il va paniquer, là."»

Enfin, une autre participante a résumé l'impact que la maternité a eu sur son parcours :

« "Parce que si je l'aurais pas eu, je sais que j'habite encore chez mes parents, je serais encore dans la même merde, puis je serais encore là. Aujourd'hui, j'ai un appartement, j'ai un travail, je vais à l'école. J'aurais, j'aurais même pas ces choses-là en ce moment. Je serais plus à l'école, j'aurais pas de travail, puis je serais encore dans un appartement."»

Cette idée selon laquelle « l'enfant a sauvé ma vie » est revenue à plusieurs reprises au cours des entretiens.

Ces témoignages permettent de dégager trois principaux constats préliminaires.

Le premier constat est que, pour plusieurs participantes, la maternité a constitué un facteur de protection, en donnant un sens à leur vie, en favorisant leur mobilisation et en soutenant leur capacité à se projeter dans l'avenir. Les récits montrent que l'arrivée de l'enfant a souvent représenté une source de motivation qui n'était pas présente auparavant. Ils rappellent également que la maternité, quel que soit l'âge auquel elle survient, entraîne une importante mobilisation personnelle.

Le deuxième constat concerne la responsabilisation et le travail invisible du Care. Les participantes décrivent la maternité comme un engagement quotidien qui dépasse les soins matériels apportés à l'enfant. Elles mettent en évidence l'ensemble des responsabilités, de l'attention, de la présence et du travail relationnel qu'implique le fait de prendre soin d'un enfant, dimensions qui demeurent souvent peu visibles et peu reconnues. Le concept de care est apparu comme un élément central dans les récits des participantes. Les analyses suggèrent que plusieurs de ces jeunes mères ont été socialisées très tôt à prendre soin des autres.

Le troisième constat est que cette disposition au Care ne s'exprime pas uniquement dans la relation avec leur enfant, mais également envers leur entourage et leur famille. Les participantes décrivent cette capacité à prendre soin comme une pratique déjà présente dans leur parcours avant la maternité. Cette observation rejoint également les constats réalisés dans l'autre projet de recherche, où les femmes participantes étaient majoritairement engagées dans des rôles de soutien et de prise en charge au sein de leur famille et de leur communauté. Les récits invitent ainsi à réfléchir au rôle souvent attribué aux femmes et plus particulièrement aux femmes noires, comme principales dispensatrices de care dans leur entourage et leur communauté.

Ces résultats se distinguent des représentations généralement présentes dans la littérature scientifique sur la maternité précoce. Alors que celle-ci est souvent abordée principalement sous l'angle des risques et des difficultés, les témoignages recueillis à Montréal-Nord montrent que, pour les participantes de cette étude, la maternité a fréquemment constitué une source de protection, de sens et de mobilisation. Les jeunes mères rencontrées décrivent une responsabilité qu'elles assument pleinement et une expérience de la maternité qui s'inscrit dans une dynamique collective, soutenue par leur famille et leur communauté. Les pratiques de care, déjà présentes dans leur parcours, apparaissent ainsi comme une ressource importante dans leur expérience de la maternité.

Ces constats préliminaires invitent à interpréter les résultats à la lumière d'un cadre de justice reproductive, en tenant compte des réalités sociales, familiales et communautaires propres au territoire de Montréal-Nord. Ils soulignent également l'importance de poursuivre la réflexion à partir de la seconde question de recherche portant sur l'expérience des femmes de Montréal-Nord.

Deuxièmement, la première question de recherche s'intéressait à la manière dont les femmes de Montréal-Nord définissent et vivent le sentiment d'appartenance, ainsi qu'à la façon dont celui-ci s'articule avec leur résilience et leur bien-être émotionnel : Comment les femmes de Montréal-Nord définissent-elles et vivent-elles le sentiment d'appartenance, et comment celui-ci s'articule-t-il avec leur résilience et leur bien-être émotionnel ?

Pour répondre à cette question, la méthode du récit numérique a été utilisée. Cette approche a permis aux participantes de répondre à la question « *quelle est votre place ?* » à travers une démarche créative combinant le dessin et des images. Les participantes ont ainsi construit un récit visuel accompagné d'une narration de leur histoire. Une fois l'ensemble des récits complétés, une rencontre collective a été organisée afin de les visionner et d'en discuter ensemble. Cette étape a permis de faire émerger plusieurs thèmes communs à travers les différents récits.

Le premier thème est l'adultification, racialisation des émotions et stéréotype de la fille noire en colère. Les récits ont d'abord mis en évidence des expériences de discrimination et d'adultification des femmes noires. Une participante a notamment relaté avoir été, dès un jeune âge, traitée comme une personne suspecte lors d'une visite dans un commerce, illustrant ainsi la manière dont elle a très tôt intégré l'idée d'être perçue comme « *moins digne de confiance* ». Cette adultification a été identifiée comme une expérience marquante dans plusieurs récits.

Le deuxième thème est la souffrance intériorisée. Les analyses ont également révélé la présence d'une souffrance intériorisée. Plusieurs participantes ont évoqué des parcours marqués par des épreuves, des échecs et une tendance à devoir gérer leur souffrance de manière individuelle. Cette dimension a été récurrente dans les récits.

Toutefois, les récits ne se limitaient pas à des expériences négatives. Le troisième thème est l'appartenance à Montréal-Nord, la réappropriation de l'identité territoriale. En effet, une dimension importante de joie et de fierté a été observée. Malgré les difficultés évoquées, plusieurs participantes ont exprimé un fort sentiment d'appartenance à Montréal-Nord. Elles ont mentionné des repères dans leur quartier, une familiarité avec les lieux et les commerçants, ainsi qu'un sentiment de « *se sentir chez soi* ». Cette fierté territoriale apparaît comme une composante importante de leur identité.

Un quatrième et dernier thème concerne la résilience et la reconstruction de soi. L'ensemble des récits fait ressortir une capacité à se projeter dans l'avenir, même en contexte de difficultés. Plusieurs participantes ont exprimé un désir de liberté et d'autonomie, ainsi qu'un travail actif de reconstruction personnelle.

Les récits numériques permettent de dégager plusieurs constats principaux. Dans cet échantillon composé exclusivement de femmes noires, les participantes apparaissent comme des agentes de changement au sein de leur communauté, plutôt que comme des victimes passives de leur environnement. Montréal-Nord y est décrit comme un milieu vivant, complexe et solidaire, que plusieurs participantes sont fières d'habiter et qui ne peut être réduit à une représentation unique de danger ou de vulnérabilité.

Enfin, ces récits montrent que l'identité des participantes ne se construit pas principalement autour du traumatisme, mais également autour de la croissance, de la résilience, de la joie et d'un fort sentiment d'appartenance au territoire.

Témoignage des jeunes

Claudena Nerette est mère d'une fille de 8 ans qu'elle considère comme celle qui l'a aidée à se reconstruire et à changer sa vie. Avant sa grossesse, elle vivait une période difficile marquée par des conflits avec sa mère, l'abandon de l'école, l'absence d'emploi et une grande instabilité familiale. En apprenant sa grossesse, elle a décidé de garder l'enfant, ce qui a été un tournant important dans sa vie. Depuis, elle a repris l'école, trouvé un emploi, obtenu son logement et son véhicule, tout en améliorant sa gestion des émotions et sa relation avec sa mère. Aujourd'hui, elle remercie sa fille pour sa force et son évolution et souligne aussi le soutien important de sa famille dans son parcours.

Rodelein Rabel a témoigné des nombreux préjugés auxquels les femmes du quartier font face. Elle explique que ces stéréotypes affectent leur confiance, limitent leurs opportunités et renforcent un sentiment d'insécurité, notamment à travers le harcèlement de rue et la stigmatisation sociale. Elle souligne aussi le manque d'espaces sécuritaires et de ressources adaptées pour les femmes, ainsi que la faible solidarité entre elles. Malgré ces défis, elle met en valeur la force, la résilience et le leadership des femmes de Montréal-Nord. Enfin, elle insiste sur l'importance de créer davantage de safe spaces et encourage les femmes à poursuivre leurs rêves et à s'affirmer pleinement.

Période de discussion

La période de questions a donné lieu à plusieurs échanges portant sur les représentations sociales de la grossesse à un jeune âge et sur les résultats de la recherche présentée.

Une participante a partagé avoir été profondément bouleversée par la présentation, expliquant qu'elle s'attendait à entendre des récits de grossesses dans un contexte migratoire difficile. Elle a toutefois été interpellée par le fait que les grossesses présentées étaient voulues et choisies, ce qui l'a amenée à réfléchir plus largement au contexte culturel québécois, notamment aux enjeux liés à l'émancipation des femmes et au féminisme.

Un participant a questionné l'homogénéité de l'échantillon de recherche, se demandant si les résultats auraient été différents avec des participantes non haïtiennes. Il a également demandé ce que les facteurs de protection permettaient de protéger. La professeure Alicia Boatswain-Kyte a

répondu en évoquant les conditions territoriales, les situations de précarité préexistantes et le fait que les participantes étaient principalement issues de l'immigration de deuxième génération. Claudena a ajouté que la motivation constituait également un élément important de leur parcours.

Une participante a demandé à Claudena comment elle réagirait si sa propre fille vivait une grossesse à un jeune âge. Claudena a répondu qu'elle serait présente pour elle et qu'avoir un enfant n'empêche pas de poursuivre ses projets et d'aller de l'avant.

Une autre participante a souligné que les grossesses chez les jeunes sont souvent abordées sous un angle péjoratif et présentées comme des tragédies. Elle a exprimé son appréciation d'avoir entendu un discours davantage axé sur l'acceptation, affirmant que cela lui avait permis d'ouvrir ses horizons et de remettre en question certains de ses stéréotypes.

Les échanges ont également porté sur les situations où une grossesse découle d'une agression sexuelle ainsi que sur l'aspect intergénérationnel de la monoparentalité. En réaction, Claudena a précisé qu'elle ne se considère pas comme une mère monoparentale puisque le père de son enfant est présent, bien qu'ils ne soient pas en couple.

Une participante a souhaité obtenir davantage d'informations sur la notion de justice reproductive. Alicia Boatswain-Kyte a expliqué que cette approche s'inscrit dans une perspective proche de la justice réparatrice et qu'elle permet de reconnaître le droit des femmes à faire des choix qui répondent à leurs besoins. Elle a également souligné que les discours sociétaux tendent souvent à pathologiser leurs décisions.

Plusieurs participants ont salué l'apport de la recherche et du témoignage de Claudena. L'un d'eux a souligné que le fait même que plusieurs proches aidants ne connaissent pas la notion de justice reproductive démontrait la pertinence de cette recherche. Il a également mis en lumière la force de Claudena, affirmant qu'elle s'était sauvée elle-même ainsi que sa fille. Une autre intervention a apprécié que la présentation s'éloigne d'un discours homogénéisant et évite de réduire l'expérience des femmes à travers les valeurs des autres.

Enfin, un résident a partagé que le témoignage de Claudena avait transformé son regard. Devenu grand-père depuis sept mois, il a expliqué que la naissance de sa petite-fille lui avait également apporté de nombreux changements positifs, tout comme la naissance de sa propre fille auparavant.

Une dernière intervention a fait un parallèle avec des résultats observés auprès de femmes autochtones et de travailleuses du sexe, soulignant que plusieurs décrivaient également leur enfant comme un élément ayant contribué à leur émancipation et à transformer positivement leur trajectoire de vie.

Conclusion

Le colloque « *Urbanité et jeunes marginalisés : de la confrontation à la bienveillance* » a été une occasion précieuse de se rassembler et de réfléchir collectivement sur les enjeux qui traversent à la fois l'arrondissement de Montréal-Nord et la vie des jeunes qui y évoluent. Les nombreux échanges, ainsi que les présentations qui les ont précédés, ont permis de nommer plusieurs défis persistants, tout en rendant visibles les efforts de Café-Jeunesse Multiculturel pour y répondre. L'expertise locale, incarnée par les intervenants et les jeunes, a été au cœur des discussions. Les approches « *par et pour* » sont au cœur de ce travail, qui ne peut que se bonifier grâce à une concertation communautaire soutenue par un appui institutionnel.

Au terme de la journée d'étude, certains constats unanimes méritent d'être soulignés. En effet, la manière d'appréhender la violence subie et commise par les jeunes influence notre façon d'envisager les réponses à y apporter. Plutôt que de privilégier des actions répressives, souvent déconnectées de la réalité du terrain, citoyens, chercheurs et intervenants ont unanimement insisté sur l'importance de soutenir les solutions communautaires développées localement, fondées sur les expériences et les besoins émanant des jeunes eux-mêmes.

La présentation d'Éric Dion a démontré que le décrochage scolaire est un phénomène complexe qui ne peut être expliqué par une seule cause, mais plutôt par l'interaction de multiples facteurs personnels, familiaux, scolaires et sociaux. Les résultats du Projet Parcours, combinés au témoignage d'Imane, illustrent l'importance d'offrir aux jeunes un accompagnement continu, des relations de confiance avec des adultes significatifs et des services adaptés à leurs besoins.

Les réflexions proposées par Saïd Bouamama ont permis de mieux comprendre comment les discours publics et médiatiques influencent les identités sociales et les représentations des territoires stigmatisés. Il a montré que ces discours favorisent l'intériorisation des préjugés, contribuent à la reproduction des inégalités et façonnent durablement l'image des quartiers populaires. Les témoignages de José Trottier et de Sijy Dorsaint viennent illustrer concrètement ces constats en rappelant que les habitants de Montréal-Nord vivent quotidiennement les conséquences de ces stéréotypes, tout en portant un regard positif sur leur communauté.

Quant à Eduardo González Castillo, il met en lumière que les conséquences de la violence armée dépassent largement les blessures physiques et psychologiques des victimes. Les résultats préliminaires de cette recherche montrent l'importance de prendre en compte les dimensions sociales, économiques et institutionnelles qui façonnent les trajectoires des victimes et de leurs proches aidants. Les témoignages d'Eshnaidha Pinchinat et de Pierre-André Marcelin illustrent concrètement les répercussions durables de ces événements sur les familles et rappellent le rôle essentiel de l'entourage dans le processus de rétablissement.

Les travaux présentés par Alicia Boatswain-Kyte offrent un regard approfondi sur les réalités vécues par les femmes de Montréal-Nord. Les analyses indiquent que, loin des représentations souvent véhiculées dans la littérature, la maternité peut constituer un facteur de protection, de responsabilisation et de transformation, tandis que le sentiment d'appartenance au quartier apparaît comme une source importante de résilience et de reconstruction. Les témoignages de Claudena Nerette et de Rodelein Rabel illustrent ces constats en soulignant à la fois les défis liés aux préjugés

et aux inégalités, mais aussi la force, le leadership et le pouvoir d'agir des femmes de Montréal-Nord.

L'expertise mobilisée par Café-Jeunesse Multiculturel est unique, non seulement par la compréhension fine des causes systémiques de la violence, mais également par la réponse basée sur le lien durable avec la communauté et l'enrichissement du tissu social. Leur force repose d'ailleurs sur une communauté présente, comme en témoignent les nombreuses prises de parole citoyennes pendant la journée, qui ont souligné la force et la résilience de la communauté face aux violences.

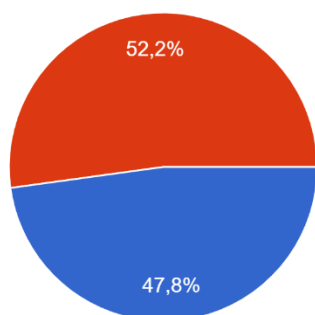
Il est nécessaire d'offrir des espaces de rassemblement, de guérison et d'organisation pour les jeunes et leur famille, puisqu'ils sont au premier rang des effets délétères de cette violence. Les initiatives citoyennes présentées lors du colloque en représentent des exemples brillants. Il s'agit donc d'un appel à se rallier derrière le savoir-faire remarquable des organismes sur le terrain, comme Café-Jeunesse Multiculturel. Il est pressant de reconnaître l'étendue de cette expertise en leur donnant les moyens financiers et matériels pour pérenniser et étendre leur travail dans le quartier. Les jeunes et leur famille méritent des opportunités à la hauteur de leurs aspirations.

Sondage d'appréciation

Quarante-six personnes ont répondu au sondage d'appréciation du 5^e Colloque *Urbanité et jeunes marginalisés : de la confrontation à la bienveillance*, dans une volonté de contribuer à l'amélioration continue de l'événement. Vous trouverez ci-dessous les résultats et commentaires recueillis à la suite de ce sondage.

Quelle thématique vous a le plus intéressée ?

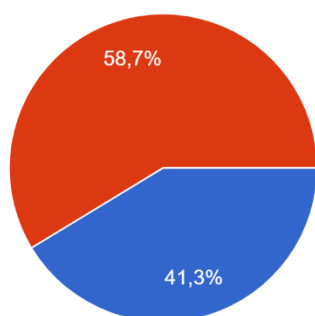
46 réponses



- Contextes dans lesquels les adolescents décrochent de l'école
- Discours péjoré sur l'espace d'habitation et impacts sur les identités sociales

Quelle présentation vous a le plus intéressée ?

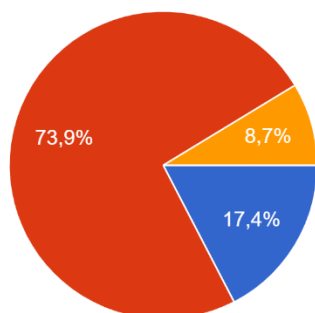
46 réponses



- Victimes d'actes criminels et proches aidants dans le nord de Montréal
- Appartenance, résilience et maternité : récits vécus de femmes et de jeunes mères à Montréal-Nord

Le temps alloué aux échanges vous a-t-il semblé :

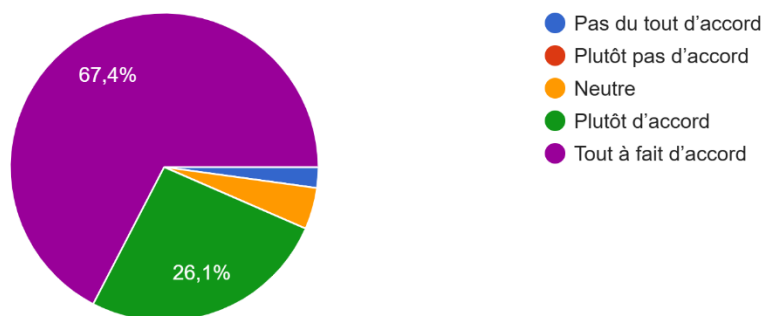
46 réponses



- Insuffisant
- Adapté
- Trop long

La parole des jeunes adultes m'a permis de mieux comprendre les thématiques abordées.

46 réponses



Qu'est-ce qui vous a marqué ou touché dans la parole des jeunes adultes ?

Les parcours de vie présentés ont suscité beaucoup d'intérêt. Les témoignages ont permis d'avoir accès à l'expérience vécue et au point de vue des personnes directement concernées. Plusieurs ont apprécié entendre la perspective des jeunes sur des réalités comme le décrochage scolaire, plutôt que seulement celle des professionnels. Le concret de leur démarche et le partage de leurs expériences ont été particulièrement appréciés.

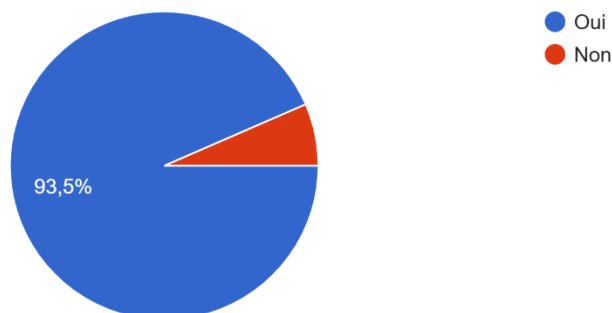
La maternité comme élément déclencheur positif a également marqué plusieurs participants. Les témoignages des jeunes mamans et leur cheminement vers une nouvelle vie ont été jugés inspirants et touchants.

Certains commentaires ont mis en lumière l'importance d'écouter les jeunes dans ce qu'ils vivent à l'extérieur de l'école ainsi que l'incompréhension qui peut parfois exister entre les vécus des adultes et ceux des jeunes. D'autres ont été interpellés par la prise de conscience que certains gestes ou paroles pouvant sembler anodins pour les adultes peuvent avoir un impact considérable sur le parcours des jeunes.

Enfin, plusieurs ont souligné l'importance accordée à la voix des jeunes en tant qu'experts de leur propre réalité. Leur ouverture, leur authenticité et leur courage à venir témoigner ont été largement reconnus et appréciés.

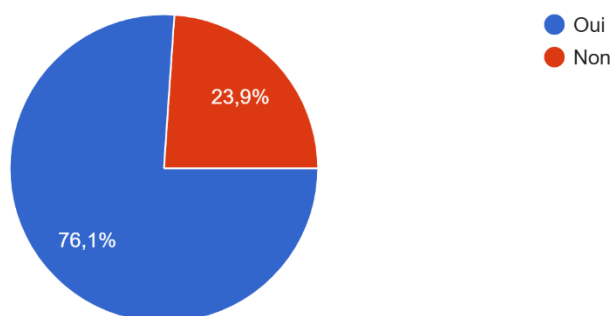
Est-ce que la salle se prêtait à l'expression des citoyens et au débat ?

46 réponses



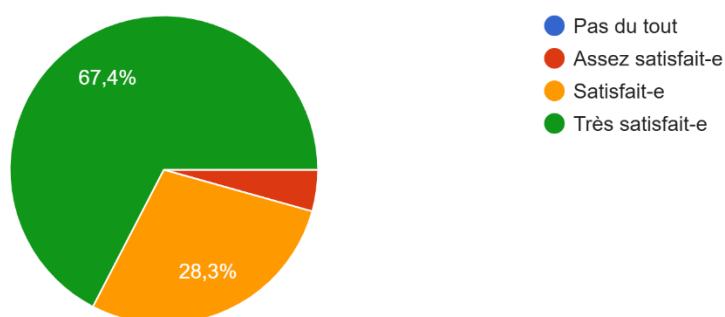
Le repas vous a-t-il plu ?

46 réponses



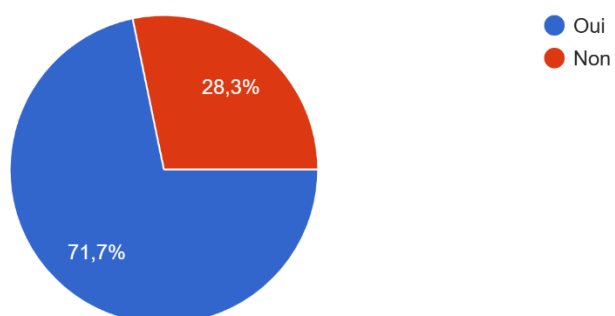
Dans l'ensemble, je suis satisfait-e de l'événement :

46 réponses



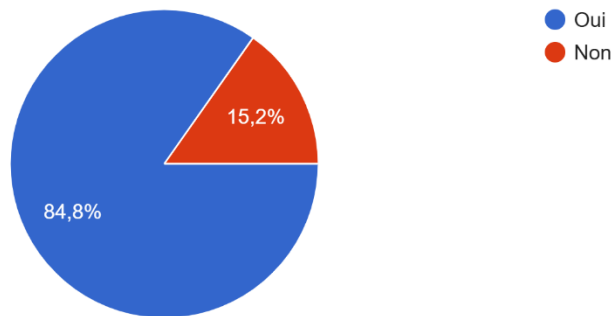
Connaissiez-vous Café-Jeunesse Multiculturel avant cet événement ?

46 réponses



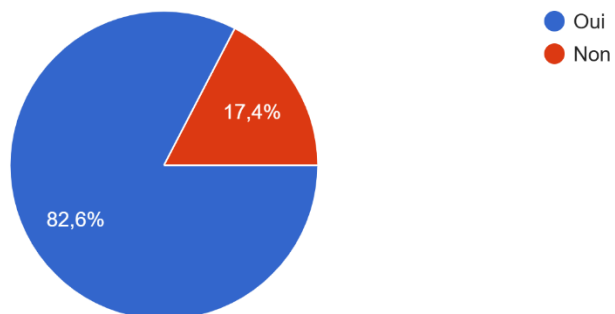
Est-ce que vous en savez plus sur le travail de Café-Jeunesse Multiculturel après ce Colloque ?

46 réponses



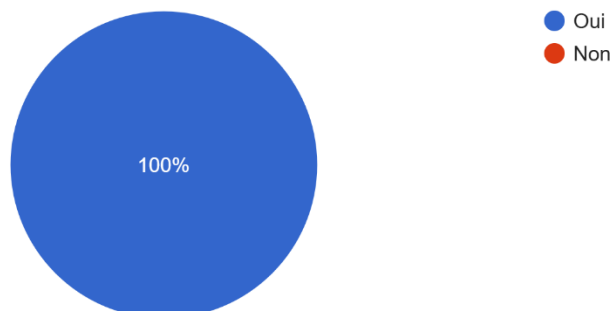
Aimeriez-vous en savoir davantage sur le partenaire du colloque: le Centre de recherches sur les services éducatifs et communautaires de l'Université d'Ottawa ?

46 réponses



Aimeriez-vous assister à la sixième édition du Colloque Urbanité et jeunes marginalisés : de la confrontation à la bienveillance ?

46 réponses



Commentaires/Questions

Les commentaires recueillis témoignent d'une très grande appréciation de l'événement. Plusieurs participants ont souligné la qualité de l'organisation, la pertinence des thématiques abordées, la richesse des informations partagées ainsi que le caractère rassembleur du colloque. Pour certains, il s'agissait d'une source d'apprentissage importante, tandis que d'autres ont mentionné que l'événement leur avait permis de mieux comprendre certaines réalités, notamment le décrochage scolaire, la résilience et la maternité.

Les témoignages des jeunes ont été particulièrement appréciés puisqu'ils venaient appuyer les recherches et apportaient une dimension concrète et humaine aux présentations. Plusieurs participants ont souligné l'importance de continuer à donner une place à la voix des jeunes et de leur offrir un espace pour s'exprimer.

L'animation a également été saluée pour sa qualité, son ouverture et sa sensibilité. Certains ont toutefois suggéré un meilleur encadrement des échanges avec la salle afin d'éviter les interventions trop longues ou hors sujet.

Parmi les pistes d'amélioration proposées, on retrouve l'ajout de périodes d'échanges, d'exercices, de tables rondes ou de réflexions en groupe, davantage de temps pour approfondir les thématiques et l'ajout de pauses. Quelques commentaires ont également porté sur certains aspects logistiques, notamment le système de son, l'aménagement de la salle, l'espace disponible et la visibilité des intervenants.

Dans l'ensemble, les participants ont exprimé leur gratitude envers Café-Jeunesse Multiculturel, soulignant son implication, son dévouement et la qualité du colloque. Plusieurs ont déjà manifesté leur intérêt à participer aux prochaines éditions.



Salle de réception Empire Royal
5605, rue d'Amos, Montréal-Nord H1G 2Y3



Centraide
du Grand Montréal

Avec la participation financière de :



Conseil de recherches en sciences humaines du Canada
Social Sciences and Humanities Research Council of Canada



Café-Jeunesse Multiculturel

[f cafejeunesse.multiculturel](https://www.facebook.com/cafejeunesse.multiculturel)

[@cafejeunessemulticulturel](https://www.instagram.com/cafejeunessemulticulturel)